

ILIADE / ODYSSEE

D'après Homère / Mise en scène Pauline Bayle

COMPAGNIE À TIRE-D'AILE / REVUE DE PRESSE



La Dispute - FRANCE CULTURE

« Dans un élan vital, cinq actrices ou acteurs sont les héros ou héroïnes, dieux ou déesses de l'Iliade et l'Odyssée. Affranchi.e.s de la question du genre et armé.e.s de force, de ruse et de courage, ils.elles s'élancent gaillardement dans la quête très humaine du dépassement de soi. »

Philippe Chevilley - LES ÉCHOS

« En trois heures chrono, Pauline Bayle et ses cinq jeunes comédiens surdoués nous font vibrer au rythme des chants d'Homère. Dans un décor minimal et astucieux, rencontre inédite avec les héros et les dieux. »

TÉLÉRAMA (TT)

« Le poème est admirablement massacré, comme au combat, tronçonné, revivifié dans une cérémonie gore et parfois vaudevillesque qui rend Homère accessible, proche, savoureux. »

TÉLÉRAMA SORTIR (TT)

« Ce qui l'emporte, c'est bien cette certitude que devant nous s'est déroulée une représentation bruyante, excessive, débordante. Bref, vivante. »

LE MONDE

« C'est un Ulysse plein de vigueur théâtrale et humaine, un retour sur soi et l'autre dans un monde où la promiseuse Pauline Bayle n'a pas peur du combat. »

LES INROCKUPTIBLES

« L'Iliade et l'Odyssée revisitées avec une audace radicale.(...) Les deux pièces forment un captivant diptyque où les corps possédés font théâtre de toutes les situations pour nous entraîner des sanglantes batailles de la guerre de Troie aux mythiques péripéties du retour d'Ulysse dans son île d'Ithaque »

MOUVEMENT

« Dans une esthétique qui frôle, dans son épure, une forme d'Arte povera, les mêmes ingrédients reviennent comme passés au shaker et font déjà signature : intensité des acteurs qui changent de rôle sans crier gare, langue fleurie et puissante portée en étendard, matières savamment choisies et changées en symboles. »

MÉDIAPART

« C'est là un théâtre dont l'acteur est le pivot et où l'ensemble fait immédiatement cœur ou commando, lequel se forme par intermittences au service du récit, du langage oral et du rythme ainsi toujours soutenu, maintenu sur le feu, à vif. »

THE NEW YORK TIMES - Laura Cappelle

« Along the way, Ms. Bayle toys with the audience's expectations, and she does so in a straightforward manner, without playing the gender swaps for laughs. Nor do they compromise her adaptation of the text, which juggles between modernized dialogue and precise translations of Homer's lyrical verse. [...] Iliade and Odyssée are winning examples of forward-looking storytelling. »

MARIANNE

« Pauline Bayle et sa bande signent ainsi une pièce d'une rare puissance, empreinte de dynamisme et de féerie. »

TRANSFUGE

« Il y a du sang neuf dans cette lecture, qui fait exister le texte dans toutes ses variétés de registre, du tragique à l'humour, et joue d'ingénieux détournements des genres et des identités [...] La virtuosité avec laquelle les comédiens sautent à pieds joints dans chaque rôle trouve son apogée dans l'Odyssée. »

SCÈNEWEB

« Ils donnent à voir une Odyssée portée par un élan vital et investie dans le temps présent. Débarassant l'espace de tout décor réaliste, c'est encore l'occasion d'explorer de nouvelles possibilités de mettre en scène une épopée et de nous plonger dans un spectacle débordant d'inventivité. »

LA TERRASSE

« Pauline Bayle adapte L'Iliade avec une intelligence scénique et dramaturgique éblouissante. [...] Un remarquable spectacle ! » « On est obnubilé par les combats, fasciné par la kyrielle des noms des héros, hilare face aux démêlés érotiques et politiques des Olympiens, qui manipulent l'avidité sanglante des Troyens et des Grecs. »

LA CROIX

« Ils font entendre avec une énergie superbe ce chant de guerre et de mort [...] Une force épique à couper le souffle. »

LE PARISCOPE

« La puissance, l'investissement et le plaisir du jeu contagieux des cinq comédiens savent nous emporter avec cette histoire qu'on pensait pourtant déjà connaître sur le bout des doigts. »

LES 5 PIÈCES

« Éblouissante Iliade que celle proposée par Pauline Bayle - simplicité de la mise en scène qui permet à cinq jeunes comédiens de mettre leur folle énergie au service d'un texte d'une beauté rare. »

Micheline Rousselet - SNES

« C'est un spectacle plein du sang et de la fureur de la guerre, qui éblouit par l'inventivité de la mise en scène et le talent de ces jeunes acteurs. Courez-y et emmenez vos élèves !. »

LE FIGAROSCOPE

« Une fougue, un engagement, une nécessité à jouer qui forcent le respect. »

Marie Richeux - FRANCE CULTURE

« Sur scène comédiennes et comédiens refont Odyssée et Iliade sans armure. Avec peu de choses, car dire le feu c'est déjà le feu. Sans armure, ils avancent avec une foi inébranlable dans la puissance du texte. »

LES TROIS COUPS

« Épaulée par cinq formidables comédiens, Pauline Bayle nous fait découvrir la langue et le monde d'Homère. Sans céder aux vertiges de l'actualisation ou du péplum, son diptyque «Iliade-Odyssée» exalte le dépouillement pour faire émerger l'imaginaire et la réflexion. Une réussite. »

LE MASQUE ET LA PLUME

« C'est très simple, très clair, très limpide. C'est assez remarquable cet Iliade mis en scène par Pauline Bayle. »

LesEchos.fr

« Iliade/Odyssée » : Homère à tire-d'aile au Théâtre de la Bastille

Philippe Chevilley / Chef de Service | Le 15/01 à 06:00, mis à jour à 15:53



Florent Dorin, Yann Tassin et Alex Fondja dans une empoignade épique de l' « Iliade » © Simon Gosselin

En trois heures chrono, Pauline Bayle et ses cinq jeunes comédiens surdoués nous font vibrer au rythme des chants d'Homère. Dans un décor minimal et astucieux, rencontre inédite avec les héros et les dieux.

Ils ont l'étoffe des héros. Et des dieux. Au théâtre de la Bastille, cinq comédiens, deux filles, trois garçons, (re) jouent un des plus vieux poèmes du monde. En deux parties de 1 h 30, la Compagnie A tire-d'aile s'empare des chants de l'« Iliade » et de l'« Odyssée », changeant de peau et de sexe, tour à tour Achille, Hector, Ulysse et Pénélope, Zeus, Héra, Poséidon ou Athéna. Dans la petite salle du théâtre de la Bastille, les mots volent, sans âge. Un rectangle de papier kraft devient champ de bataille, un carré de bois une mer accueillante ou hostile. Des chaises figurent des tentes ou, plus tard, des ennemis qu'on abat. Avec presque rien, des seaux remplis de faux sang et de paillettes dorées, Pauline Bayle, la jeune metteuse en scène de ce diptyque, règle les batailles de la guerre de Troie ; avec quelques tombereaux de terre elle crée une île, un pays - Ithaque.

À LIRE AUSSI

Le spectacle ne joue pas au plus fin avec Homère. La modernité s'inscrit dans le jeu, ou dans ces

**RETOUR PERDANT POUR ULYSSE, AU
THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES**

quelques écarts scéniques ou textuels, qui ferment d'emblée le public. Ainsi la colère du Grec Achille, et sa décision d'abandonner le combat, qui

ouvre l'« Iliade », est-elle jouée dans le hall du théâtre parmi un public de scolaires ébahis. De même le vaudeville des dieux qui s'étrillent à propos de leurs champions - qui pour les Grecs, qui pour les Troyens - est l'objet d'un savoureux décalage, entre sitcom ou un stand-up. Mais c'est pour mieux revenir au poème. Dans un phrasé clair, intense, sans afféterie ni pathos, les cinq acteurs nous font revivre la tragédie vécue par ces guerriers, la sauvage guerre de Troie, puis le retour sans fin d'Ulysse en son pays.

PRÉSENCE ET JUSTESSE

Charlotte Van Bervesselès, bouillant Achille et sublime Pénélope, Viktoria Kozlova, divine Athéna, Alex Fondja, aussi à l'aise en Diomède qu'en Calypso, Florent Dorin, vénéneuse Héra et touchant Télémaque, Yann Tassin, élégant Ulysse (pour ne citer que leurs rôles phares, puisqu'ils en changent tout le temps) sont étonnants de présence et de justesse. Pauline Bayle les dirige au cordeau, les fait mimer avec bonheur l'amour la mort, les vents déchainés et même le chant des sirènes. La virtuosité du jeu, les astuces de la scénographie ne brident jamais l'émotion. Plus linéaire et répétitive, l'« Iliade » peut sembler un peu moins aboutie que l'« Odyssée » montée en un grand geste fluide et haletant. Mais les deux parties se nourrissent l'une de l'autre, la barbarie de la première est compensée par la grâce de la seconde - appel à la découverte, à l'enchantement du monde et au respect de l'étranger. Heureux qui comme les spectateurs de la Bastille ont fait ce beau voyage...

ILIADÉ/ODYSSÉE

d'après Homère

MS : Pauline Bayle. Paris, Théâtre de la Bastille (01 43 57 42 14), jusqu'au 3 fév. en alternance. Intégrale le samedi.

@pchevilley

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



Homère... admirablement massacré.

Comment faire respirer la parole des poètes épiques, des écrivains, des dramaturges? Quand elle filme – avec une précision diabolique – les acteurs en train de vivre au plus cru le texte qu'elle met en scène, l'Anglaise Katie Mitchell conjugue réalisme et fiction. Jusqu'au vertige parfois. En scrutant les comédiens avec sa caméra, elle offre au spectateur un regard d'entomologiste qui décale l'intrigue en déplaçant le point de vue; au risque d'étouffer la fable. C'est le cas avec *La Maladie de la mort*, le roman de Marguerite Duras (1982) qu'elle adapte ici pour la scène et filme en direct. Enfermée dans une cabine de verre à gauche, une narratrice commente l'action (Irène Jacob) que jouent, dans une chambre d'hôtel et une salle de bains reconstituées tout à côté, un homme et une femme le plus souvent nue. Il la paye pour être son objet plusieurs nuits. Elle doit satisfaire ses désirs sans poser de questions. Sinon, il tente de la tuer. Plusieurs fois. Elle lui dira pourtant qu'il est atteint de la maladie de la mort, incapable d'aimer. Il pleure. Elle s'en va... Curieux texte, que fouillent les trois caméras de Katie Mitchell du point de vue de l'homme toujours, continuant de faire de la femme cet objet du désir soumis. On reste étonné de la voir ainsi filmée sans distance par une autre femme. Et montrée en direct sur un grand écran au-dessus de la scène... Car le lourd dispositif de Katie Mitchell nuit à l'ambiguïté du texte, abolit la supériorité royale que garde l'amante, même payée, dépendante, obéissante. Est-ce le jeu médiocre de Laetitia Dosch et

Nick Fletcher? La voix off d'Irène Jacob, qui transforme souvent les situations en ridicules et muets tableaux vivants? Le charme lancinant de l'écriture durassienne – elle aussi cinéaste pourtant – ne se prête guère à ce découpage. Y manque l'ampleur du souffle, du désir, de l'amour.

Dans sa très libre adaptation de *L'Iliade*, d'Homère (et de *L'Odyssée*, donné en diptyque), la jeune metteuse en scène Pauline Bayle a su au contraire faire exploser et rayonner avec violence la langue. En à peine plus d'une heure, elle nous fait entrer dans la fureur de la guerre de Troie dès l'entrée du théâtre, où tonnent déjà les comédiens au milieu du public. On les suit dans une salle au plateau presque nu. Quelques seaux en fer pour les accessoires, pour recueillir le sang qui se déversera tout au long des combats. Ici le prosaïque se mêle au tragique, le burlesque à la mort, les cris aux lamentos. Les femmes jouent les hommes et les hommes jouent les femmes. Les genres se mêlent dans l'épopée, où les deux sexes sont responsables du malheur. Les acteurs vocifèrent, le poème épique est admirablement massacré, comme au combat, tronçonné, revivifié dans une cérémonie gore et parfois vaudevillesque qui rend Homère accessible, proche, savoureux. Avec si peu... Juste des voix, des corps dans la boîte noire du théâtre.

Comme une fête foraine abandonnée, l'espace sombre rempli de manèges désossés semble une grotte métaphysique, aussi, qui abrite le magnifique et mystérieux *Peer Gynt*, de Henrik Ibsen (1828-1906), orchestré avec musique, danse et cirque par David Bobée. Peer est un sale gosse menteur et hâbleur, égoïste et narcissique, qui court les filles et les trahit, qui désespère une mère qui le vénère, qui ne pense qu'à lui et à être lui-même... Il raconte sans fin des histoires qui lui profitent dans cette société étriquée et mesquine qui ne demande qu'à rêver avec lui. Avec ses tours de passe-passe et manipulations merveilleuses, *Peer Gynt* fait alors fortune, se croit l'empereur du monde. Avant de finir chez les fous, désabusé et perdu... Avec l'art de la diversité, de l'éclectisme scénique qui caractérise son travail, David Bobée dessine ici l'incroyable et poétique

bande dessinée d'un égotiste qui mesure peu à peu la vanité du moi et de la connaissance de soi. Mieux vaut s'engager dans le monde, être à l'écoute des êtres aimés que s'abimer dans l'illusion de soi. La fable met à mal bien des théories philosophiques et psychanalytiques. Mais, écrite en 1867, elle résonne superbement dans nos vieux mondes figés et clos d'aujourd'hui. Les trolls qui tentent de s'accaparer Peer Gynt ne sont-ils pas une figure de tous les extrémismes oppressifs? Avec ses scènes-symboles, ses allégories, ses énigmes, son étrange sagesse, la pièce-fleuve d'Ibsen est un conte-puzzle, presque surréaliste, où chacun puise la séquence qui le fait décoller dans l'imaginaire, la pensée et les songes. La troupe est à l'unisson de ce rêve éveillé. Et *Peer Gynt* (étonnant Radouan Leflahi) s'affirme admirablement à l'aise dans ce personnage monstre et misérable à notre image. Et à celle tout entière du théâtre. Non la fête foraine n'est pas abandonnée. Elle ne fait que commencer... ●

La Maladie de la mort

Marguerite Duras

| 1h | Mise en scène Katie Mitchell. Jusqu'au 3 février, Théâtre des Bouffes du Nord, Paris 10^e.

Iliade

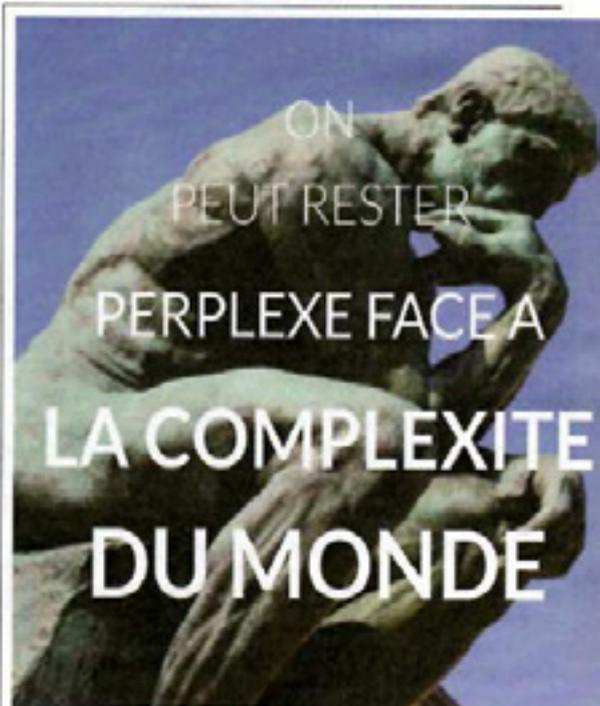
Homère

| 1h20 | Mise en scène Pauline Bayle. Jusqu'au 3 février, Théâtre de la Bastille, Paris 11^e.

Peer Gynt

Henrik Ibsen

| 3h30 | Mise en scène David Bobée. Du 25 janvier au 4 février, Théâtre des Gémeaux, Sceaux (92)...



OU SUIVRE NOS COURS DU SOIR

Afrique subsaharienne Cartographie Géopolitique des musées Moyen-Orient

Découvrez nos programmes sur www.leeel.fr

Iliade

D'après Homère, adaptation et mise en scène de Pauline Bayle.

Durée: 1h25. Jusqu'au 1^{er} fév., 19h (mar., mer.), Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, 11^e, 01 43 57 42 14. (15-25 €).

TT Cela paraît si simple de faire du théâtre lorsqu'on est créatif. Pourquoi Pauline Bayle, metteuse en scène de ce spectacle fougueux (et parfois très confus) s'encombrerait-elle de décors surchargés ou de costumes d'époque lorsqu'elle a avec elle des acteurs en jean et tee-shirt capables de déplier dans leur grande largeur les péripéties d'une histoire échevelée avec pour rares accessoires de la poudre dorée et du papier kraft ? Le pari est gonflé. Il s'agit de tracer dans *L'Iliade* et d'en donner moins le détail que le mouvement d'ensemble. Ce panoramique agité, qui veut démontrer qu'entre opprimés et oppresseurs la frontière est étroite, passe outre la précision du dire. Du coup, entre Grecs et Troyens, on y perd souvent son latin. Mais, après tout, ce qui l'emporte, c'est bien cette certitude que devant nous s'est déroulée une représentation bruyante, excessive, débordante. Bref, vivante.

Le retour d'Ulysse en héros d'aujourd'hui

La metteuse en scène Pauline Bayle s'empare de deux textes d'Homère dans un diptyque, « Iliade/Odyssée », présenté au Théâtre de la Bastille, à Paris

THÉÂTRE

Elle s'appelle Pauline Bayle, elle a 31 ans, et *Iliade/Odyssée*, le diptyque qu'elle présente au Théâtre de la Bastille à Paris – avec une mention spéciale pour l'*Odyssée* – est un bon exemple de la façon dont, aujourd'hui, émergent des artistes, en naviguant entre les petites salles, les subventions et les levées d'argent par les réseaux sociaux.

Après le bac, Pauline Bayle a intégré Sciences-Po. Pendant son année de césure, passée à New York, elle n'a fait que du théâtre, sa passion depuis l'enfance. Puis elle est entrée au Conservatoire, à Paris, et s'est lancée comme comédienne, mais aussi auteure et metteuse en scène. *Iliade*, son

troisième spectacle, a été créé en novembre 2015 au Théâtre de Belleville – 96 places, dans l'est parisien –, qui, depuis quelques années, fait la part belle aux jeunes compagnies.

Pour *Iliade*, cette salle a obtenu 4 000 euros du Syndicat national du théâtre privé, auquel elle est affiliée. En lançant un appel sur le site de financement participatif KissKissBankBank, Pauline Bayle a récolté la même somme, 4 000 euros, grâce au soutien de ceux qui avaient vu ses deux premières pièces. A titre d'ailleur, créée en 2013 au Ciné XIII – une autre vaillante petite scène parisienne, dirigée par Salomé Lelouch – et *A l'ouest des terres sauvages*, lancée en 2013 du prix des jeunes metteurs en scène organisé par le

Théâtre 13, subventionné par la Ville de Paris. Comme Pauline Bayle et ses amis comédiens sortaient du Conservatoire, ils ont pu également recevoir de l'argent du jeune théâtre national, financé par l'État, ce qui a permis de payer une partie des salaires (faibles, on s'en doute).

Franche et rusée simplicité

L'Iliade a été jouée soixante fois au Théâtre de Belleville, ce qui est beaucoup, puis reprise au Théâtre national de La Colline, dans le cadre du festival Impatience, un des moteurs de l'émergence. Les programmeurs sont venus, le spectacle a été invité en tournée, et Jean-Paul Angot, le directeur de la MJC de Grenoble, a proposé à Pauline Bayle de créer la suite,

l'*Odyssée*, en son théâtre. Ce qui fut fait, en novembre 2016, avant le départ du diptyque pour un long tour de France qui passe par le Théâtre de la Bastille. En soi, ce péripète de Pauline Bayle est déjà une jolie histoire, encourageante pour la relève. En plus, le spectacle aborde des terres rarement fréquentées au théâtre, celles d'Homère, dont on peut voir jusqu'au 4 février au Lucernaire à Paris une version à deux de *L'Iliade*, tandis que Christiane Jatahy, la grande artiste brésilienne, prépare une version de *L'Odyssée*, appelée *Ithaque*, qui sera présentée à l'Odéon-Théâtre de l'Europe du 14 mars au 21 avril.

Voilà, s'il en était besoin, qui va stimuler les ventes du magnifique livre de Daniel Mendelsohn,

Une odyssée, sorti en septembre 2017 chez Flammarion. Pauline Bayle ne l'aait pas encore lu quand elle a créé son *Odyssée*. Si elle s'est lancée dans son projet, c'est parce qu'il lui semblait important, en tant qu'auteure, de faire ses preuves en tant qu'adaptatrice, et évidemment, parce qu'elle a un amour fou d'Homère. Elle le fait beaucoup mieux partager dans l'*Odyssée* que l'*Iliade*, dont la présentation est trop réductrice.

Porté par une franche et rusée simplicité, le retour d'Ulysse a l'air d'une quête, comme il se doit, mais d'une quête d'aujourd'hui, où, dans un choix affirmé de rompre le cou de la tyrannie des genres, tous les comédiens, hommes et femmes, jouent chacun à leur

tour le héros, et où il n'est pas question de « l'hôte » mais de « l'étranger ». C'est un Ulysse plein de vigueur théâtrale et humaine, un retour sur soi et l'autre dans un monde où la promiseuse Pauline Bayle n'a pas peur du combat. ■

BRIGITTE SALIZO

Iliade/Odyssée, d'après Homère.

Adaptation et mise en scène : Pauline Bayle. Avec Florent Dorin, Alex Fondja, Viktoria Kozlova, Ilin Jassir, Charlotte van Bervessels. Théâtre de la Bastille, 36, rue de la Roquette, Paris 11. *Iliade* (3 heures 20) et *Odyssée* (2 heures 40) en alternance du mardi au vendredi. Intégrales les samedis. Theatre-bastille.com

On se fait un Grec ?

**L'Illiade et l'Odyssée revisitées
avec une audace radicale.**

**Un passionnant diptyque servi
par une jeune troupe inventive.**

Pour s'affranchir du sentiment de vertige à l'heure d'oser s'attaquer à l'œuvre d'Homère, Pauline Bayle a démarré ses répétitions par une séance de travail dans une piscine où les comédiens devaient plonger dans le vide depuis un tremplin digne des JO. Si la méthode radicale permet à chacun d'appréhender physiquement la métaphore – se lancer dans la saga légendaire comme on se jette à l'eau –, elle donne aussi le ton d'une mise en scène où réveiller l'esprit d'équipe façonne les ego pour les fondre en une seule entité de paroles à la manière d'un chœur antique. Voilà trois garçons et deux filles capables d'incarner tous les rôles sans se soucier de réalisme, à savoir si leurs personnages sont des hommes, des femmes, des dieux ou des déesses. A l'Illiade créée en 2015 s'ajoute aujourd'hui l'Odyssée. Les deux pièces forment un captivant diptyque où les corps possédés font théâtre de toutes les situations pour nous entraîner des sanglantes batailles de la guerre de Troie aux mythiques péripéties du retour d'Ulysse dans son île d'Ithaque. N'avoir que quelques chaises comme décor, un seau de peinture rouge pour figurer le sang et des paillettes d'or pour représenter les armures s'accorde à l'idéal de générosité de cette aventure où l'on se revendique de l'épique sans omettre de nous faire rire. **Patrick Sourd**

Illiade/Odyssée d'après Homère, deux spectacles de Pauline Bayle avec Charlotte Van Bervesselès, Florent Dorin, Alex Fondja, Viktoria Kozlova et Yan Tassin. En alternance jusqu'au 3 février, Théâtre de la Bastille, Paris XI^e. En tournée jusqu'au 5 mai

newcomer

Pauline Bayle

Du haut de ses 30 ans et sous ses airs de « girl next door » du théâtre, Pauline Bayle s'est attaquée à l'adaptation d'*Illiade* et l'*Odyssée*. Un diptyque minimaliste et éblouissant.



Il y a, derrière le sourire de Pauline Bayle, une oscillation indéchiffrable entre la sagesse d'une première de la classe et la désinvolture joyeuse du cancre. Le rien à foutre paisible que seul permet la certitude de l'instinctif. Le théâtre n'a jamais été une histoire de choix pour elle, mais d'élan primaire. « *Aussi loin que je m'en souviens, je montais des pièces de théâtre l'été en forçant mes petits frères à me donner la réplique dans Cyrano de Bergerac.* » Premier rire de sa voix grave, légèrement étouffée. Le sens du sérieux n'empêche pas l'autodérision.

Il faut la voir parler des héros de la guerre de Troie comme si c'étaient ses potes, se répandre en éloges sur les textes antiques ou déclarer sa flamme à Shakespeare, presque honteuse du cliché, mais l'assumant quand même. Tant pis pour les pisse-froid : la magie du théâtre, elle y adhère au premier degré. « *Comme le dit Peter Brook, le théâtre est le lieu où l'invisible peut apparaître. C'est comme une expérience de chimie, on fait exister la joie, la peur... de manière palpable, alors que ça n'existait pas !* » Second rire, joyeux et enfantin cette fois.

Adapter Homère en 2018 pourrait avoir quelque chose de délicieusement anachronique. Alors que ses semblables se lancent dans des écritures de plateau ou s'emparent des contradictions politiques de notre temps, Pauline Bayle se plonge dans une dizaine de traductions pour faire entendre – au présent – une langue vieille de deux millénaires. « *Homère n'a pas du tout besoin d'être dépoussiéré, il faut le laisser tel quel ! C'est tellement dense et riche dans ce que ça raconte de la vie. L'apprentissage de la compassion par Achille ou la persévérance d'Ulysse pour trouver sa place dans le monde... Moi je m'en fous du cyclope et du merveilleux, ce qui m'intéresse, c'est la façon dont ces personnages sont modifiés par leur voyage initiatique.* »

La mise en scène s'emploie alors à tout déshistoriciser. « *Je cherchais à enlever le péplum, genre Aïda au Stade de France, avec des chevaux et des chars. Face à des types qui portent des cnémides, des sandales et des glaives, clairement, je me dis qu'ils ne sont pas comme moi. Il ne fallait surtout pas enfermer l'imaginaire, mais créer une perspective pour projeter le plus de choses possibles.* »

Dans une esthétique qui frôle, dans son épure, une forme d'Arte povera, les mêmes ingrédients reviennent comme passés au shaker et font déjà signature : intensité des acteurs qui changent de rôle sans crier gare, langue fleurie et puissante portée en étendard, matières savamment choisies et changées en symboles. Il suffit d'éponges imbibées de sang pour mimer un massacre, plonger son visage dans des paillettes pour revêtir son armure, verser de la terre pour fouler le sol d'Ithaque. « *De toute façon, le théâtre n'est jamais à la hauteur. Il faut choisir ce que l'on veut raconter, et le raconter intensément. Je préfère qu'il y ait moins de choses, mais à fond les ballons.* » Quand elle déroule l'épopée de héros, Pauline Bayle brasse une littérature où souffle toute la fureur du monde mais travaille dans ses images l'ordinaire, le pauvre, la simplicité percutante : une économie de moyens qui permet d'aller droit au but et de toucher au plus juste. Loin du spectaculaire comme du discours immédiatement consommable, son théâtre est aussi une forme de résistance. On est parfois bien plus contemporain en s'inscrivant à rebours de ce que l'on attendait de nous.

Aïnhua Jean-Calmettes

» *Iliade et Odyssée*, adaptation et mise en scène de Pauline Bayle, du 8 janvier au 3 février au Théâtre de la Bastille, Paris

Pauline Bayle : Homère, ô père, ô oui

10 JANV. 2018 | PAR [JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#) | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

En adaptant et en mettant en scène l'Iliade et l'Odyssée avec deux actrices et trois acteurs qui se partagent tous les rôles quelque soit leur sexe, Pauline Bayle donne un goût d'immédiat à ces deux poèmes millénaires. Le théâtre, dans son plus simple appareil, est à la fête.

COMMENTEZ | 1 RECOMMANDÉ A+ A-



Scène de l'«Iliade» © Lorine Baron

« Maman ! » appelle Achille, comme un enfant blessé, humilié par la tricherie de l'un de ses camarades de jeu. Ce n'est plus un enfant, c'est un guerrier, le meilleur de tous, mais c'est aussi un homme à qui celui auquel il doit le respect, Agamemnon, vient de formuler des exigences qu'il estime injustes et injustifiées. Blessé dans son orgueil, cédant, in fine, à regret, il laisse partir « la fille » au centre de l'enjeu mais refuse de repartir à la guerre. Neuf ans qu'il combat les Troyens, stop, il se retire. Il sait que, sans lui, les décisifs combats futurs seront incertains, tous le lui disent, il s'obstine. S'éloignant, seul à l'écart, il pleure. Assis sur une chaise dos au public, il appelle : « Maman ! » C'est la première scène du spectacle *Iliade*, après le prologue qui s'est déroulé dans le hall du théâtre.

Un travail de condensation

Dans l'*Illiade* d'Homère traduit par Paul Mazon, Achille va s'asseoir « au bord de la blanche mer », regarde vers le large « aux teintes lie-de-vin » et « implore sa mère, mains tendues », se plaignant de « l'affront » qui lui a été fait. « Du fond des abîmes marins » (c'est une nymphe marine) où elle veille « sur son vieux père », sa mère Thétis « émerge, telle une vapeur » et demande : « Mon enfant, pourquoi pleures-tu ? »

Dans l'adaptation scénique proposée par Pauline Bayle (qui signe adaptation, décor et mise en scène), Thétis pose la même question. Achille répond : « Agamemnon me traite/comme un moins-que-rien/une fripouille, un scélérat, une crapule./Moi/le meilleur de tous les Grecs./Moi/qui me bats pour lui depuis neuf ans./Lui, il me prend mon honneur/et se mouche dedans/je voudrais qu'il crève comme un chien. » La réponse est plus condensée que chez Homère. D'une part parce que nous venons d'être témoins de l'affrontement entre Achille et Agamemnon qui s'est déroulé, parmi nous (spectateurs) dans le hall du théâtre et qu'il est donc inutile de tout réitérer. D'autre part, porter à la scène l'*Illiade* en un spectacle d'une heure trente suppose une condensation généralisée du propos.

Cette entrée en matière dans l'*Illiade* suffit pour explorer la façon qu'a ce spectacle d'être percutant. La condensation passe aussi par une reconstruction-accélération du récit et conjointement par une actualisation *soft* du langage. Le but est toujours le même : l'efficacité, ou plutôt la force scénique.

Par exemple, dans le prologue qui se déroule dans le hall du théâtre parmi les spectateurs, quand Achille s'éloigne, on (Ulysse, le chef de la flotte grecque, et les autres) décrit les forces en présence. Ce long inventaire, Homère le fait plus tard, au chant II. L'inversion opérée est astucieuse : elle accélère le récit, et doublement. Homère nous offre une étourdissante myriade de noms avec leur généalogie ; ainsi « Ceux de Doulichion et ceux de ces îles saintes des Echines qui font face à l'Elide au-delà de la mer. Ceux-là obéissent à Mégès, émule d'Arès, le Phyléide, né du bon meneur de chars, Phylée, aimé de Zeus, émigré jadis à Doulichion par courroux contre son père. Il a sous ses ordres quarante nefes noires » (traduction Mazon). A la lecture, c'est un régal. A la scène, on se perdrait très vite et cela deviendrait pesant. Chez Pauline Bayle, cela se résume à « Mégès qui est venu de Doulikhion avec quarante bateaux ». La phrase surgit au milieu d'une énumération rythmique une dizaine avant et suivront « Ulysse qui est venu d'Ithaque avec douze bateaux./Thoas qui est venu d'Etolie avec quarante bateaux./Idoménée qui est venu de Crète avec 80 bateaux », etc. C'est théâtralement jubilatoire.

Tous humains

Le traitement des dieux qu'elle opère et qui peut surprendre ne fait que prolonger la façon éminemment terrestre induite par Homère. Quand Thétis veut aller auprès de Zeus plaider la cause de son fils, ce dernier est parti participer à un banquet chez les Ethiopiens, et tous les dieux l'ont suivi. Chez Homère, les dieux passent leur temps à bouffer, à intriguer, à séduire, à baiser, à faire la pluie, le vent et le beau temps. Il leur arrive aussi de prendre une apparence humaine pour jouer des tours ou s'amuser. Ils sont proches de nous. Ainsi la déesse Iris prend l'apparence de la belle-sœur d'Hélène et lui dit : « Viens ma chère, viens voir : l'histoire est incroyable ! » Cette phrase est extraite non de l'adaptation de Pauline Bayle mais bien de la docte traduction de Paul Mazon publiée dans les années 1930.



Scène de l'"Iliade" © Lorine Baron

Pauline Bayle prolonge Homère en faisant des dieux des humains parlant une langue directe, sans emphase mais non sans quelques coquetteries (Zeus est un « numéro Un », Poséidon aspire à être un « leader », la recette est un peu trop facile mais les acteurs nous mettent dans leur poche). Quand Thétis caresse le genou de Zeus, elle sait ce qu'elle fait ; prête à tout qu'elle est pour intercéder en faveur de son fils. Homère le suggère, Bayle pousse le bouchon un peu plus loin. Zeus est comme un chef de gouvernement ou de famille qui a des dossiers à régler mais ne reste pas indifférent aux femmes qui l'approchent sous l'œil jaloux de son épouse. Homère le dit et Pauline Bayle le montre avec humour.

Zeus est joué par un acteur grand et corpulent mais plus tard cet acteur massif se révélera être une frêle Andromaque. Achille – dont parle depuis le début cet article – est interprété par une actrice fine et de taille modeste, pourvue d'une force scénique explosive. Ce jeu festif avec les genres des personnages et des acteurs est l'un des points forts du spectacle. La convention théâtrale tourne à plein régime. Pas de sexe déterminé pour personne. Les deux actrices (Charlotte van Bervesselès et Viktoria Kozlova) et les trois acteurs (Florent Dorin, Alex Fondja, Yan Tassin), tous excellents (la plupart, comme Pauline Bayle, sont des anciens élèves du Conservatoire national supérieur d'Art dramatique de Paris). Chacun a plusieurs rôles et passe d'un sexe à l'autre avec facilité et dextérité. (L'usage d'une perruque jetée à la hâte sur le cuir chevelu est un gag car c'est une femme qui joue un rôle d'homme qui la porte pour jouer un rôle de femme).

Féminin et masculin

Loin de se perdre, le spectateur entre tout de suite dans le jeu. Ce n'est pas seulement un jeu à deux balles. Pauline Bayle considère avec raison que tout acteur masculin abrite en lui une part de féminité et qu'en toute actrice est tapie une part de masculinité. Tout actrice, tout acteur est ambivalent et ce ne sont pas les plus grands, de Jeanne Moreau à Gérard Depardieu, qui diront le contraire. C'est là une part constitutive de la jouissance théâtrale que façonne avec détermination le travail de Pauline Bayle, on a pu le vérifier dans le solo *Clouée au sol* vu l'été dernier au Festival d'Avignon et dont elle était l'unique interprète (lire [ici](#)).

C'est là un théâtre dont l'acteur est le pivot et où l'ensemble fait immédiatement chœur ou commando, lequel se forme par intermittences au service du récit, du langage oral et du rythme ainsi toujours soutenu, maintenu sur le feu, à vif. C'est particulièrement impressionnant à l'heure où les Grecs et les Troyens s'affrontent et où les morts s'accumulent dans les deux camps.

Pas de décor construit, peu d'effets lumineux, pas de matraquage sonore mais des accessoires : des chaises, des seaux où puiser du sang, des larmes et des armes, un rouleau de papier kraft qui, chiffonné, devient un ennemi à abattre. Les combats sont monstrueux, la langue qui les porte, elle-même portée par la bande des cinq, est ravageuse. « La fonction suprême de l'*Iliade* serait-elle la poésie ? » se demande Pierre Vidal-Naquet en préfaçant la traduction de Paul Mazon (Folio classique). Oui, sans doute. Et Pauline Bayle ajoute « dramatique » au mot poésie. Il en va de même sinon plus pour son *Odyssée*.



Scène de l'"Odyssée" © Simon Gosselin

Une carte de vœux envoyée par un ami a pour seul texte une phrase du peintre André Derain : « Rien n'est plus difficile que la simplicité. » Telle est bien la visée de Pauline Bayle pour ce diptyque que forment l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

Pauline Bayle a créé *Iliade* il y a deux ans au Théâtre de Belleville, petite salle parisienne pourvue d'une petite scène devenue un tremplin parisien (parmi quelques autres) pour les premiers pas de nouvelles aventures. Le spectacle a été programmé dans la foulée au festival Impatience où, sans glaner le grand prix, il a été repéré par des programmeurs. Une tournée s'en est suivie au cours de laquelle le spectacle, fragile et à l'étroit au Théâtre de Belleville, s'est bonifié. Et c'est ainsi que la MC2 de Grenoble est entrée dans la production de l'*Odyssée*. Le spectacle y a été créé en octobre dernier. Voici les deux spectacles au Théâtre de la Bastille en alternance. Les samedis, on peut voir les deux spectacles l'un à la suite de l'autre.

Pour l'*Odyssée*, Pauline Bayle retrouve les mêmes acteurs, la même scénographie dépouillée, les mêmes seaux (puits de lumière, de feu et de sang), encore plus de chaises spartiates (autant que de prétendants au pied de Pénélope), au centre de la scène un plancher, une île qui deviendra Ithaque. Les deux panneaux qui dans l'*Iliade* énuméraient d'un côté les Grecs, de l'autre les Troyens, ont disparu sans avoir le besoin d'être remplacés : l'histoire que raconte l'*Odyssée* est plus simple. Après la guerre de Troie où s'est illustré Ulysse parmi d'autres, voici ce dernier seul sur un bateau, entouré de ses hommes, pour retourner chez lui où l'attend Pénélope depuis dix ans. Ce retour sans cesse empêché par des vents contraires et une succession d'aventures durera encore dix ans. Les acteurs, tous jeunes, jouent le vieil Ulysse ; la merveilleuse convention propre au théâtre continue.

Vent porteur

Après le poème de la guerre, le chant du retour du combattant. Après la multitude (dans l'*Illiade*, le retour au combat d'Achille est déterminé par la perte de son « autre moi-même » qu'est son ami Patrocle auquel il a confié ses armes, les héros sont multiples), la solitude d'Ulysse (ses compagnons ne sont que des figurants), une solitude scandée par des rencontres magnifiques ou terrifiques comme on le sait. En contrepoint, une autre solitude, celle de Télémaque qui cherche son père Ulysse que certains disent mort, un père qu'il n'a pas connu. Il n'y a pas un Ulysse mais le plus souvent cinq Ulysse d'un coup avançant de front du fond de la scène jusqu'au bord du plateau (magnifique scène). L'errance est plus douce que la guerre, même si tout s'achève par un massacre, celui des prétendants. L'histoire est plus quotidienne, la langue poétique plus romanesque. Aguerri par l'*Illiade* et confortée par son succès, Pauline Bayle signe une adaptation de l'*Odyssée* plus assurée, sans la moindre coquetterie qui pointe encore ici et là dans son adaptation de l'*Illiade*.

Quel parcours déjà pour cette jeune artiste, impulsive comme Achille et « industrielle » comme Ulysse. Traduisant l'*Odyssée*, Philippe Jacottet disait avoir été atteint par « une sorte d'immédiateté » de ce poème millénaire. C'est cette immédiateté que traque et trouve Pauline Bayle en adaptant pour la scène et tout autant en dirigeant ses acteurs complices, au fil des deux épopées poétiques d'Homère, père de tous les récits.

Théâtre de la Bastille, *Illiade*, les 10, 15, 17, 23, 25, 30 janv et le 1^{er} fév à 19h, et *Odyssée* les 12, 16, 18, 24, 25 et 31 janv et le 2 fév à 19h. Intégrales les sam 13, 20, 27 janv et le 3 fév à 17h.

La tournée d'*Illiade* et celle d'*Odyssée* se poursuit ensuite jusqu'en mai partout en France, détails sur le [site](#) de la compagnie A tire d'aile.

Men Dominate French Theater, but Talented Women Abound

By LAURA CAPPELLE JAN. 18, 2018



Christiane Cohendy as Galactia in "Tableau d'une exécution" at the Théâtre du Rond-Point, Paris
Simon Gosselin

PARIS — A story of a fictional 16th-century female painter. Greek warriors laying siege to the walls of Troy. A couple engaged in an eerily morbid sexual transaction. Families torn apart by France's colonial rule over Vietnam.

All of the above came to the Paris stage this month courtesy of women. In a perfect world, that fact would be unremarkable, but don't be fooled by the [claims of Catherine Deneuve and others](#), who argued recently in the newspaper *Le Monde* that the #MeToo movement was starting to infringe on artistic freedom: France is a long way from gender equality, and the output of its theater sector remains deeply skewed toward stories written and staged by men.

None of the country's five national theaters is run by a woman; last season, the proportion of female playwrights and directors they presented ranged from 11 percent to 32 percent. The situation is slowly improving in France's network of 38 [National or Regional Dramatic Centers](#), which make up the next tier of publicly funded theater institutions, but 71 percent remain led by men.

If recent productions are any indication, there is no shortage of female talent. The directors Caroline Guiela Nguyen ("Saigon"), Pauline Bayle ("Iliade" and "Odyssée") and Claudia Stavisky ("Tableau d'une exécution"), as well as Britain's Katie Mitchell ("La Maladie de la mort"), all offered absorbing work here in the last month. Their individual styles are no more alike than those of their male counterparts, but their voices add up to a diverse, vital chorus.

Ms. Bayle and Ms. Stavisky made the most overtly progressive statements. ["Iliade" and "Odyssée"](#), inspired by Homer's ancient epic poems, are only the third and fourth productions directed by Ms. Bayle, who is 31. Created in 2015 and 2016, and now presented as a diptych at the Théâtre de la Bastille, they manage to walk a fine line between some of the Western world's oldest verse and modern dramaturgy.

The sweeping scale of "Iliad" and "Odyssey," which recount the Trojan War and Ulysses' subsequent, decade-long journey home, are obvious obstacles for theater directors, and few adaptations have seen the light of day. Boldly, Ms. Bayle uses just five actors, who all take turns playing male and female roles. The charismatic Charlotte van Bervesselès set the tone with a sharply drawn Achilles in "Iliade"; Helen and Andromache, two female archetypes in Greek mythology, are played by men.

Along the way, Ms. Bayle toys with the audience's expectations, and she does so in a straightforward manner, without playing the gender swaps for laughs. Nor do they compromise her adaptation of the text, which juggles between modernized dialogue and precise translations of Homer's lyrical verse. In lieu of props, red paint signals the blood being shed, and glitter the characters' armor. The spare sets proved limiting for some of Ulysses' fantastical encounters, but "Iliade" and "Odyssée" are winning examples of forward-looking storytelling.

While Ms. Stavisky's "[Tableau d'une execution](#)," a staging of Howard Barker's 1984 play "Scenes from an Execution," is more conventional in its form, its heroine Galactia, an uncompromising, freethinking painter in Renaissance Venice, remains a startling creation. She responds to a public commission with a savage painting that offends Venice's ruler, the Doge — until local officials find a way to harness its power to their advantage.



Dan Artus and Phu Hau Nguyen in "Saigon." Jean-Louis Fernandez

It is a subtle tale of power relations, and Ms. Stavisky, the director of the Théâtre des Célestins in Lyon, channeled it into an elegant production, performed at the Théâtre du Rond-Point here in Paris. Franck Thévenon's painterly lighting enhanced the semirealistic sets. Yards of red fabric draped across the stage stood for Galactia's elusive masterpiece, a wise choice that left the cast free to fill the space.

The role of Galactia was originally written for Glenda Jackson, and requires a rare mix of fearlessness and maturity. In Paris, Christiane Cohendy, an award-winning actress whose career stretches five decades, was brilliantly oblivious to other people's expectations throughout, with a mordant edge. Galactia is punished for her transgression, but only temporarily: The twists and turns paint a compellingly nuanced picture of a conservative society, and Ms. Cohendy's portrayal is attuned to the audacity and cost of a woman's artistic ambitions in it.

Female directors do not necessarily bring feel-good feminism to the stage, however, and other plays explored more unsettling territory. "La Maladie de la mort," Marguerite Duras's 1982 novella, is especially intriguing material in the hands of Ms. Mitchell, an outspoken feminist who once called Shakespeare's gender politics "[execrable](#)." Ms. Duras, one of the most distinctive voices in 20th-century French fiction, operated on the essentialist premise that men and women are fundamentally unlike, and some of her works have rapidly acquired a dated feel in that regard.

Theater Update

Every week, stay on top of the top-grossing Broadway shows, recent reviews, Critics' Picks and more.

[Sign Up](#)

[SEE SAMPLE](#) | [PRIVACY POLICY](#) | [OPT OUT OR CONTACT US ANYTIME](#)

that her body "calls for strangling, for rape." If you're inclined to follow Ms. Duras's reasoning, the woman's passive assent is a form of mercy: The man is marked by the "malady of death," and therefore doomed.

["La Maladie de la mort"](#) ("The Malady of Death") shows the sort of relationship that fascinates Ms. Duras: A man pays a woman to spend nights with him in order to learn "how to love." Along the way, there is talk of submission and violent penetration, and we are told

Ms. Duras left instructions at the end of the novella for a potential theater adaptation, but Ms. Mitchell doesn't follow them in her new production at the Théâtre des Bouffes du Nord (part of the Théâtre de la Ville's season). While the strong stamp she puts on the texts she works with hasn't always been popular in her native Britain, she is right at home in France, where director-dominated theater is the norm.

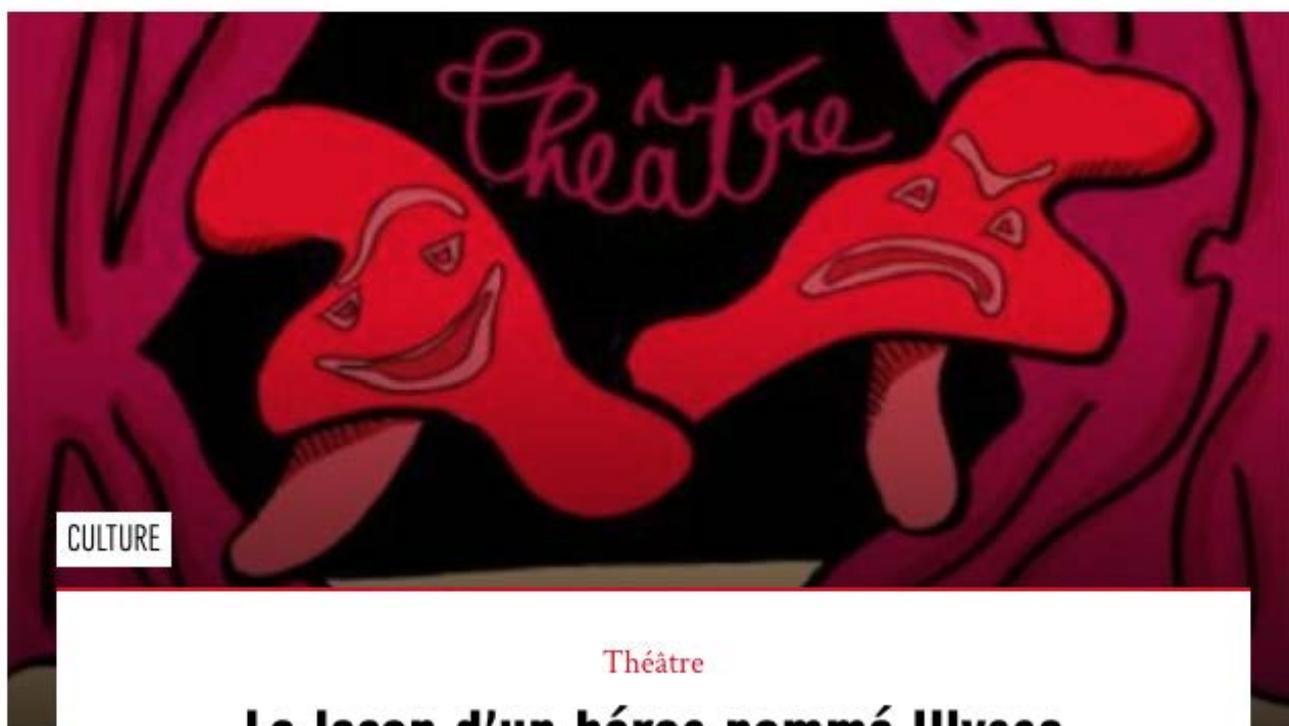
Ms. Mitchell's is a shrewd reading of "La Maladie de la mort," billed here as a "live cinema performance." In the lead roles, Laetitia Dosch and Nick Fletcher move around the sets — a hotel room, and the corridor outside it — with a crew of cameramen and technicians, while a narrator fills in the blanks. The film, occasionally interspersed with prerecorded footage, is shown on a screen above the stage.

The overall effect is to radically remove anything erotic from Ms. Duras's text. The sex scenes are obviously faked for the cameras; close-ups linger on Ms. Dosch's expressive face as she reacts to the man's demands with a mixture of disgust and practicality. She clearly plays along for the money — her life outside the hotel room is hinted at repeatedly, and a son introduced by Ms. Mitchell near the end. In that sense, Ms. Duras's ambiguous heroine gains depth and agency, and the production rejuvenates "La Maladie de la mort" in the process.

Ms. Duras famously grew up in French Indochina, but aside from her, few French artists have grappled with the legacy of France's colonial rule over this region of Vietnam. Enter Ms. Guiela Nguyen, who wrote and directed "[Saigon](#)," currently installed at the Odéon-Théâtre de l'Europe, where she is an associate artist.

This poignant saga follows interconnected characters from Vietnam in 1956, as the last French troops prepare to depart, to Paris in 1996. Performed in a mix of French and Vietnamese, it makes plain the intimate pain wrought by colonial arrogance, culture clashes and exile.

As Marie-Antoinette, the cook who runs the Saigon and Paris restaurants in which the story unfolds, the diminutive Anh-Tran Nghia gives an especially mighty performance. "That's how stories are told in Vietnam — with a lot of tears," Ms. Guiela Nguyen concludes wistfully. More of these hidden stories remain to be unearthed, and women may well take the lead.



Théâtre

La leçon d'un héros nommé Ulysse

Par Jack Dion

Publié le 09/01/2018 à 17:27



Au Théâtre de la Bastille, Pauline Bayle propose « Odyssee/Iliade », d'après l'oeuvre d'Homère, une pièce à la gloire d'un Ulysse qui n'a pas vieilli.



Parfois, il ne faut pas grand chose pour faire une pièce du théâtre. Sur la scène de la pièce *Odyssee*, mise en scène par Pauline Bayle, d'après l'oeuvre de Virgile, il n'y a que des chaises, assemblées en arc de cercle, face au public. Cela suffira pour accompagner les cinq acteurs invités à raconter l'incroyable épopée qui va ramener Ulysse chez lui, pour retrouver sa femme Pénélope, qui commençait à s'ennuyer ferme, occupée qu'elle était à défaire durant la nuit la toile tissée au fil des jours.

Je n'ai pas assisté à *Iliade*, qui compte la longue guerre opposant l'armada grecque aux valeureux troyens. Mais on peut parfaitement apprécier l'une des deux pièces sans avoir vu l'autre. En l'espèce voici le retour invraisemblable de ce guerrier las de guerroyer, fatigué sans être désespéré, usé sans être désabusé. Ulysse vogue vers Ithaque, son île chérie qu'il retrouvera au terme d'un voyage pour le moins agité, après avoir affronté nombre de tempêtes, et pas toutes d'ordre météorologique.

Pour rendre compte de ce voyage au bout de l'honneur, dont Ulysse ne sortira qu'à la force du poignet et de la volonté, Pauline Bayle s'appuie sur une troupe de comédiens qui portent à merveille la puissance du texte. L'œuvre originelle est condensée, parfois retravaillée pour la rendre abordable, mais sans altération du propos initial. Cela change de ces metteurs en scène qui n'hésitent pas, parfois, à passer Shakespeare ou Molière à la moulinette du rap verbal. Rien de tel ici, où l'on sent respect de l'œuvre et volonté affichée d'en faire partager le sens profond.

Pour le reste, tout tient à la capacité des cinq acteurs à jouer le jeu imaginé par Pauline Bayle, qui leur demande de changer de personnage en permanence, sans différenciation de sexe, jusqu'à faire jouer un même rôle par tous les acteurs en même temps. Tour à tour, ils sont Ulysse, Pénélope, leur fils Télémaque, un cyclope ou un Dieu venu jeter son grain de sable dans cette régata d'un type particulier. C'est gonflé, perturbant au début, mais la pièce trouve vite son rythme de croisière, un peu comme Ulysse voguant vers Ithaque par temps calme et vent portant, ce qui lui arrive somme tout plus rarement que François Gabard durant son tour du monde.

On sent aussi la volonté d'insister sur certains des thèmes esquissés par Homère et qui prennent une force particulière aujourd'hui, comme le courage, le don de soi, le sens de l'hospitalité et la main tendue vers l'étranger, comme pour rappeler que les migrants existent depuis la nuit des temps.

Pauline Bayle et sa bande signent ainsi une pièce d'une rare puissance, empreinte de dynamisme et de féerie. Le jour où je l'ai vue à La Coursive, à La Rochelle, la salle (complète) regorgeait de têtes lycéennes et estudiantines, preuve que le théâtre peut viser un large public, y compris en lui proposant des œuvres classiques dont on pourrait craindre l'effet répulsif en ces temps de zapping permanent. Tant que Ulysse résiste et vogue sur le vaisseau du théâtre, l'espoir est sauf.

* *Iliade* et *Odyssée*, d'après Homère. Adaptation et mise en scène Pauline Bayle. Avec Charlotte van Bervesselès, Florent Dorin, Alex Fondja, Viktoria Kozlova et Yan Tassin. Théâtre de la Bastille à Paris jusqu'au 3 février.

SCÈNE

L'Odyssée de bric et de broc

La jeune **Pauline Bayle** n'a peur de rien, elle monte *l'Iliade* et *l'Odyssée*, sur la scène du théâtre de la Bastille. D'une grande inventivité, ce spectacle voit naître une dramaturge. **PAR ALICE ARCHIMBAUD**

ILIADÉ, ODYSSEÉ.
Pauline Bayle / Compagnie A
tire-d'ail. Du 8 janvier au 3
février au Théâtre
de la Bastille.
En alternance
(*Iliade* les jours
pairs, *Odyssée* les
jours impairs), et
en intégrale les
samedis.

Toute adaptation d'Homère bute d'abord sur un problème, en forme de mise en abyme. A la question posée par la geste homérique – quelle place pour la mesure humaine au cœur de la démesure épique, quel ordre humain dans le désordre généralisé du monde? – répond, nécessairement, celle qui se pose au dramaturge : quelle place pour le metteur en scène face à la démesure de l'œuvre, quel geste dramatique pour donner forme à cette matière dévorante que brassent les quelque trente mille vers de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*?

Pas farouche pour un sou, la toute jeune Pauline Bayle ne s'est pas figée devant la statue du Commandeur. Il a fallu trancher dans le lard pour faire tenir le monstre sacré dans un peu plus de trois heures de jeu, entre trois murs et un rideau – volontiers débordés par une exposition *in vivo*, au milieu de la petite foule de spectateurs tassés dans le hall. De peu – quelques chaises à peine, cinq comédiens, pas plus, moins que rien de costume – émerge un dispositif enlevé, ludique et inspiré, à mille lieux du *péplum* et de la quincaillerie du décorum antique.

Il faut un peu de temps pour que la mise en scène trouve son souffle – sans doute n'est-elle pas idéalement servie par les dimensions du théâtre de Chartres, où nous l'avons vue jouer : large scène, d'où il faut s'éreinter un peu la



Odyssée

© F. ORSINI/ARON

voix pour la porter jusqu'aux balcons italiens, inconvenient que ne connaît pas le Théâtre de la Bastille. Le début de *l'Iliade* tire parfois un peu trop sur les grosses ficelles du parti pris modernisant, jouant de l'anachronisme efficace et de la corde vaudevillesque, où les dieux se chamaillent pendant que les hommes se tuent. Mais il y a du sang neuf dans cette lecture, qui fait exister le texte dans toutes ses variétés de registre, du tragique à l'humour, et joue d'ingénieux détournements des genres et des identités : Zeus, grand gaillard noir en bikini rouge ; Achille, toute petite brune pâlotte mais ultra puissante. Du montage des deux textes en diptyque découlaient logiquement cette interrogation des genres, mettant en regard deux virilités héroïques *quasi* antinomiques : celle d'Achille, d'abord, masculinité pénétrante à l'état pur, toute en fureur et en colère ; celle d'Ulysse, ensuite, toute de ruse et de finesse, – et qui, au passage, on l'avait oublié, se fait violer par à peu près tout ce que la Méditerranée compte de femmes et de sorcières.

Au cœur de cette machine, deux forces se dégagent. Le corps de l'acteur, d'abord, chorégraphié avec brio, éclaté à l'envi dans la profusion des personnages nécessaires pour rejouer une telle fresque. La virtuosité avec laquelle les comédiens sautent à pieds joints dans chaque rôle trouve son apogée dans *l'Odyssée*, quand Ulysse s'incarne non dans un corps mais dans un véritable chœur à cinq têtes, front uni contre l'adversité des flots. L'énergie vient ensuite de l'ingéniosité de la mise en scène, bourrée de trouvailles, travaillant de bric et de broc, avec des matières pures : amas de sable effondrés sur la scène, bras trempés dans les solutions de paillettes pour figurer les armes, larges aplats de peinture, jetés aux nues dans le très beau combat d'Achille et d'Hector. La richesse visuelle du travail se dévoile progressivement. C'est là ce qu'il y a de très beau, dans ce qui est quasiment la première création de Pauline Bayle : voir la dramaturge qui tâtonne, se cherche, progressivement s'invente, pleine d'agilité et de *metis* ulysseenne.



Iliade

© PAULINE BAYLE

Au Théâtre de la Bastille, Pauline Bayle adapte "l'Odyssée" et rend l'épopée d'Homère et son héros Ulysse proches de nous. La pièce très fluide rompt avec les conventions du récit d'aventures.

Après *l'Iliade* en novembre 2015, Pauline Bayle porte à la scène *l'Odyssée*. Elle le fait d'une manière bien à elle, rendant extraordinairement proche, humaine, l'immense épopée du poète grec. Avec une grande économie de moyens et en se concentrant sur une quinzaine d'épisodes qui respectent la variété des formes et des tons du texte qui est interprété tantôt dans la version originale, tantôt dans une langue plus contemporaine. Le spectacle hybride, ludique, inventif, rompt avec les conventions de la représentation et, dépassant la monotonie du récit, s'écoule de manière très fluide, vivante, accessible à tous.

Récits d'aventures, dialogues tragiques ou triviaux, scènes plus légères d'intimité, aller-retour dans le temps, flashbacks... s'égrènent au fil de séquences dont les personnages sont indifféremment joués par les deux femmes et les trois hommes qui forment la petite troupe. Le tout dans le plus grand dénuement : un simple rectangle de chaises délimitant la scène autour d'un parquet central qui forme comme un terrain de jeu où se nouent et se détendent les tensions portées par les interprètes. Et de-ci de-là quelques jolies trouvailles scéniques qui matérialisent l'avancée de l'action.

Quand commence la pièce, voilà sept ans qu'Ulysse erre sur la mer et que la perspective de regagner sa terre natale s'éloigne sans cesse au gré de nouvelles aventures. Après dix ans passés sur le terrain de la guerre de Troie, cela fait en tout près de vingt ans qu'il n'a pas revu sa femme, la patiente Pénélope, ni son fils, le bouillant Télémaque. C'est d'ailleurs sur ce dernier que s'ouvre l'épopée : le jeune homme se détermine à partir à la recherche de son père, écoeuré par les prétendants qui briguent la main de la reine, qu'ils croient veuve, et dilapident les richesses du palais.

Le premier anti-héros

De son côté, Ulysse, qui a perdu tous ses compagnons, doit faire appel à tout le potentiel de ruse dont il dispose et à sa capacité de survie pour vaincre la peur et ses faiblesses d'humain pour poursuivre coûte que coûte son objectif qui est de retrouver les siens. Quand commence le récit de ses aventures, il est entre les mains de la déesse Calypso, sur une île à la frontière du domaine des hommes. Conscient des leurreux que les dieux sèment sur sa route, il se dégage de l'influence de l'ensorceleuse qui va jusqu'à lui proposer l'immortalité. Car Ulysse, qui fait figure de premier anti-héros, ne prétend jamais qu'à retrouver sa place et son rôle d'homme. Se faisant toujours violence, réprimant ses émotions premières, à commencer par la peur, il parvient à échapper aux créatures surnaturelles en tous genres qui entravent sa route : cyclopes, sirènes, monstres marins, magiciennes...

Empruntant malgré lui sans cesse de nouveaux détours, arrivé enfin à bon port, il repousse jusqu'au bout le moment de se faire reconnaître par chacun des siens pour mieux éprouver leur fidélité. Au terme d'une sanglante vengeance, il finit pourtant par retrouver son statut de roi, d'époux, de père. Et sa place dans le cycle des générations humaines.

Si elle a dû sacrifier quelques épisodes du récit d'Homère, Pauline Bayle, en revanche insiste sur ceux qui mettent en évidence le respect et l'hospitalité dus aux étrangers, valeurs intangibles que, de façon symptomatique, ne respectent pas les prétendants qui ne pensent qu'à assouvir leur ambition. Or si les prétendants ne respectent pas ces valeurs, c'est qu'ils ne respectent rien. En quoi ils sortent du domaine de la civilisation. La ressemblance avec l'actualité contemporaine n'est pas fortuite...

Iliade / Odyssée, le diptyque Homère de Pauline Bayle

8 janvier 2018 / dans Agenda, Paris, Théâtre / par Dossier de presse



Qu'est-ce que l'héroïsme ? Invitée pour la première fois au Théâtre de la Bastille, Pauline Bayle pose la question en adaptant de manière concentrée et fort énergique deux épopées fondatrices de notre civilisation, présentées en diptyque. Dans un élan vital, cinq actrices ou acteurs sont les héros ou héroïnes, dieux ou déesses de l'Iliade et l'Odyssée. Affranchi.e.s de la question du genre et armé.e.s de force, de ruse et de courage, ils.elles s'élancent gaillardement dans la quête très humaine du dépassement de soi.

Iliade

Immédiatement, le spectacle commence. Nous ne sommes pas encore assis dans la salle, mais la guerre opposant les Grecs aux Troyens dure depuis neuf ans et nous sommes déjà pris dans l'urgence de son achèvement. En une heure et demi, nous allons traverser 24 chants et 15 337 vers de ce long poème homérique, six jours et six nuits d'une guerre conduite par la fureur d'Achille d'un côté, et la fidélité d'Hector à sa patrie de l'autre. Au nom de quoi serait-on prêt à mourir ? Il n'y a pas de morale, pas de gagnant... L'écho politique est percutant : que l'on soit oppresseur ou opprimé, il s'agit d'être égaux face à la souffrance et à la mort. C'est cela que veut nous faire entendre la jeune metteuse en scène. Concentrée à nous rendre toute la générosité du texte d'Homère par une adaptation et une direction d'acteur ultra dynamique, Pauline Bayle organise l'espace de façon épurée et efficace. Quelques paillettes et voilà une armure, un peu de peinture et c'est du sang qui coule. Beaucoup d'eau, beaucoup de larmes versées aussi, nous racontent toute l'humanité d'Achille, Hector, Hélène, Andromaque, Agamemnon et des dieux qui les gouvernent.

Odyssée

Ulysse est un drôle de héros. Il ne veut plus se battre, il veut rentrer chez lui. D'errance en errance, parmi les dangers d'un monde chaotique, Ulysse aux mille et un tours, rusé et vengeur, cherche à retrouver sa place dans le monde. Mais voilà neuf ans qu'il erre en vain sur la mer et que sa terre natale se dérobe sans cesse sous les plis des eaux. Alors Ulysse s'inquiète : et s'il avait traversé une guerre dont on ne revient pas ? Et si, malgré sa valeur, il n'avait pas de quoi payer le prix du retour ? Après Iliade créé en 2015, Pauline Bayle décide de monter Odyssée comme contrepoint et approfondissement de son travail. Avec son équipe de cinq interprètes réunis autour d'elle depuis sa sortie du Conservatoire national supérieur d'art dramatique en 2011, elle centre cette fois sa recherche autour des questions de la peur et de l'identité. Ensemble, ils donnent à voir une Odyssée

portée par un élan vital et investie dans le temps présent. Débarrassant l'espace de tout décor réaliste, c'est encore l'occasion d'explorer de nouvelles possibilités de mettre en scène une épopée et de nous plonger dans un spectacle débordant d'inventivité.

Elsa Kedadouche dans dossier de presse.

Iliade / Odyssée

D'après Homère, dans les traductions de Victor Bérard et Leconte de Lisle.

Mise en scène, adaptation et scénographie Pauline Bayle. Avec Charlotte van Bervesselès, Florent Dorin, Alex Fondja, Viktoria Kozlova et Yan Tassin. Assistante à la mise en scène Isabelle Antoine. Assistanat à la scénographie Lorine Baron. Lumières Pascal Noël. Costumes Camille Aït.

Iliade

Coproduction Compagnie À Tire-d'aile, Label Saison et Théâtre de Belleville Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National Avec le soutien du Plateau 31 – Fabrique de culture de Gentilly, du Shakirail et de l'association Rue du Conservatoire – élèves et anciens élèves du CNSAD

Odyssée

Coproduction Compagnie À Tire-d'aile, MC2 : Grenoble, Scène nationale d'Albi, La Coursive – Scène nationale La Rochelle, TPA – Théâtre Sorano – Toulouse et TDC – Théâtre de Chartres Avec le soutien du ministère de la Culture et de la Communication – DRAC Île-de-France

La surprise d'*Iliade*

Classique parmi les classiques, le texte d'Homère nous a parfois laissé de mauvais souvenirs : des personnages loin de nous et trop nombreux, de l'ennui... Mais pour *Iliade*, mis en scène par Pauline Bayle, pas du tout. C'est une vraie surprise : on rit, c'est contemporain, ça parle de notre humanité, et on comprend tout !



photo © PaulineLeGoff

Les trouvailles

La mise en scène est imaginative, elle nous surprend et nous parle. Par des artifices simples, peu nombreux, mais ingénieux, Pauline Bayle nous accompagne. Elle commence, alors qu'on ne s'y attend pas, par nous provoquer : d'entrée de jeu, les héros sont parmi nous, peut-être même faisons-nous partie de leurs troupes... D'ailleurs, on aurait bien aimé le rester, on est un peu déçu... Puis on découvre les deux panneaux qui sont affichés sur scène, ils nous permettent de nous repérer dans les personnages : pour la première fois, on comprend qui est Troyen et qui est Grec ! Ces trouvailles, ce sont aussi des objets : des seaux énigmatiques qui localisent notre peur : que va-t-il en sortir ? Des éponges écumant le sang dans la danse folle d'Achille. Des paillettes dont se parent les héros en guise d'armure prodigieuse. Autant de trouvailles qui ont l'art de concentrer, sans jamais alourdir, la portée symbolique de la violence ou de la force. Et puis il y a les ébats de Zeus et Era dignes du Vaudeville, ou encore le rap de Poséidon, mémorable... et pas du tout lourdingue ! En effet, il n'y a pas de recette, chaque élément fonctionne mais n'est jamais exploité comme une formule, et c'est sans doute pour cela qu'on continue d'être surpris tout au long de la pièce, voire séduits.

Du comique dans le tragique

En parlant de séduction, revenons au début de la pièce. Zeus a des problèmes de couple, il n'a que faire de la guerre de Troie ! Déjà, on rit ! Bon, finalement il s'en mêle, mais pas pour les raisons qu'on croit : pas de noblesse d'esprit. Là encore, sacrée trouvaille : les dieux n'ont rien de sacré, au contraire, ils sont enfantins, voire puérils. Vous rêvez d'Olympe, de délicatesse et d'Ambrosie ? Avec les dieux d'*Iliade*, bienvenue au règne de la série B, des déesses en soutien-gorge et des perruques aphrodisiaques ! Vous vous dites que Poséidon est un surhomme, vous fantasmez en pensant à Aphrodite ? Et bien détrompez-vous : les dieux semblent ici drôlement humains, et les hommes terriblement sérieux... et éprouvés aussi.

Et c'est là une autre réussite d'*Iliade* : la violence des combats n'est pas montrée, on ne cherche pas la fascination devant la puissance ou le sang. Non seulement le comique permet d'alléger l'intensité tragique - L'*Iliade*, c'est quand même une histoire de guerres intestines - mais aussi, le choix de n'évoquer les combats que par le texte détourne de tout voyeurisme morbide. Cela n'enlève rien à l'intensité de l'histoire, car les voix hyper puissantes et la présence scénique des comédiens portent l'écho des coups d'épées jusqu'au fond de la salle, et les scansionnements des noms des personnages achevés n'en apparaissent pas moins comme des meurtres sanglants.

Contemporain

Le sang, le sexe, le pouvoir, voilà ce qui mène les hommes et les dieux dans *Iliade*. Et c'est sans doute aussi pour cela que cette pièce nous a paru si contemporaine. Les Grecs et les Troyens s'entretuent pendant dix ans, eux qui pourtant, sont si proches, à l'instar d'Achille et Hector, entre rivalité et ressemblance. On pense à Israël et à la Palestine, aux luttes fratricides et sans cesse recommencées... Alors on se demande : mais au fait, c'était quoi déjà la cause de la guerre ? Ah oui, c'est une femme, Hélène... Une histoire de cœur alors, ou de femme-objet peut-être... Et il y a aussi une histoire de gloire : Achille est terriblement vexé parce qu'Agamemnon l'a humilié, pense-t-il. Alors il boude, il ne veut pas faire la guerre, puis il veut bien, toujours pour des raisons personnelles. Il est assoiffé de reconnaissance, et Hector n'est pas beaucoup mieux. On pense à Ronaldo et Messi, égos surdimensionnés, narcissismes élevés en héroïsmes... On y voit aussi Agamemnon proposant un parachute doré à Achille pour qu'il accepte de combattre, alors que tant de soldats inconnus sont morts sans rien pour une cause qui n'était pas la leur. Bref, *Iliade* est un miroir de notre humanité, et pas sous ses meilleurs auspices...

En conclusion, on vous redira qu'on a été agréablement surpris, enthousiasmés, et parfois émerveillés. Certains ont même eu envie de relire le texte d'Homère ! Car *Iliade* est une pièce énergique, qui casse les codes et nous embarque sur des flottes mythiques avec une grande modernité. On salue le souffle des comédiens, dont on oublie le genre parce qu'ils incarnent habilement leurs personnages, le tout dans un rythme sous tension pour ce « Game of Thrones » homérique.

ILIADÉ

D'après Homère / Mise en scène Pauline Bayle

COMPAGNIE À TIRE-D'AILE / REVUE DE PRESSE
Création Théâtre de Belleville
2015



PRESSE NATIONALE

LA CULTURE EST UNE RÉSISTANCE À LA DISTRACTION PASOLINI

La Terrasse

THÉÂTRE - CRITIQUE

Théâtre de Belleville / d'après Homère / mes Pauline Bayle
CRITIQUE

ILIADÉ

Publié le 21 décembre 2015 - N° 238

Pauline Bayle adapte L'Iliade avec une intelligence scénique et dramaturgique éblouissante. Elle s'installe, en compagnie des cinq jeunes comédiens qu'elle dirige, dans la cour des grands. Un remarquable spectacle !

Au chant VIII de L'Odyssée, tandis que l'aède Démodocos rappelle la geste héroïque qui ensanglanta la plaine d'Iliion, Ulysse voile régulièrement sa tête pour pleurer, alternant écoute et libations, pitié et pitié. Pauline Bayle et les siens réussissent à produire, de manière hallucinante, le même mélange d'admiration et d'horreur chez le spectateur. On est obnubilé par les combats, fasciné par la kyrielle des noms des héros, hilare face aux démêlés érotiques et politiques des Olympiens, qui manipulent l'avidité sanglante des Troyens et des Grecs. On voit rarement autant d'irrévérence drolatique alliée à un sens aussi aigu du tragique : l'adaptation que signe la jeune Pauline Bayle atteste d'une connaissance parfaite du texte et de ses enjeux anthropologiques et dramaturgiques. Florent Dorin, Alex Fondja, Jade Herbulot, Yan Tassin et Charlotte Van Bervesselès – tous excellentissimes – passent avec une aisance confondante d'un rôle à l'autre. Ils sont Zeus et Héra, Poséidon, Thétis et Aphrodite, et l'instant d'après, Patrocle, Ulysse, Achille, Hector, Priam ou Diomède.

Maturité et audace, intelligence et beauté

Acteurs et actrices, débarrassés des oripeaux de leurs genres, incarnent indifféremment héros et héroïnes. D'un accessoire, d'un geste, d'un regard, ils changent de personnage avec une prestesse stupéfiante. Quelques chaises, des paillettes, du sang et de la poussière font les armes, les murs de Troie et la colère du fleuve Scamandre. L'espace vide, épuré et simple, sert de cadre à un brillant exemple de ce « théâtre immédiat » que Peter Brook considère comme l'aboutissement de l'art de la scène. Les comédiens – jeunes, beaux, sincères, investis, intenses, protéiformes – retrouvent l'oralité homérique, ses litanies et ses épithètes, sa poésie hypnotique, et rompent brutalement avec l'antique pour un discours au vocabulaire contemporain, provoquant des effets de contraste jubilatoires. La mise en scène cache sa sophistication sous une apparence économe et simple. L'ensemble fait naître des images magnifiques et révèle un sens aigu du rythme et de l'enchaînement. Ce spectacle témoigne de l'éclatant talent des jeunes gens qui l'interprètent et le dirigent : à ne manquer sous aucun prétexte !



La Guerre de Troie a bien eu lieu

Ils sont jeunes. Ils n'ont pas froid aux yeux. Pensez ! À six, ils se sont mis en tête de raconter toute *L'Illiade* – du moins jusqu'à la mort d'Hector. Soit 24 chants, 15 337 vers. Se répartissant les rôles sans soucis des sexes, ils sont Ulysse, Agamemnon, Patrocle, Poséidon, Jupiter... Une femme interprète le bouillant Achille; un homme, l'obstinée Thétis.

Mêlant propos de leur cru et texte d'Homère, ils font entendre avec une énergie superbe ce chant de guerre et de mort, d'amour et de haine, dans un langage qui est celui d'aujourd'hui. Certaines séquences ont une force épique à couper le souffle. Récit des combats entre Grecs et Troyens, folie meurtrière d'Achille, chevelure en bataille, éponges de sang dans les mains...

Didier Méreuze, La Croix, 5 décembre 2015

RADIO



« Iliade, entre humain et divin »

Emission *Les Nouvelles vagues* du 21 décembre 2015
animée par Olivia Gesbert

Aujourd'hui, nos héros sont éternels : cap sur l'Illiade, entre faiblesses humaines et pouvoirs divins. Avec Pauline Bayle, dont l'adaptation de l'Illiade est jouée jusqu'au 7 février 2016 au Théâtre de Belleville. Elle sera accompagnée par Jade Herbulot ainsi que Charlotte Van Bervesselès, deux des comédiennes de la pièce, et enfin par Elodie Coutier qui rédige une thèse à l'Université Paris 4 sur les appropriations de l'Illiade dans le roman contemporain. Autant d'adaptations qui multiplient les représentations des héros, trait d'union entre l'humain et le divin, qui jalonnent ce récit épique et éternel. Comme une interrogation permanente sur la nature de l'Homme et les limites de son pouvoir.

A écouter en podcast : <http://www.franceculture.fr/emission-les-nouvelles-vagues-heros-15-iliade-entre-humain-et-divin-2015-12-21>

ILIADÉ

Cette « Iliade »-là commence comme un coup de tonnerre. Nous sommes encore près de la billetterie, n'avons même pas eu le temps de nous asseoir et voilà qu'Agamemnon, Achille, Ulysse et Diomède sortent comme de nulle part, nous interpellent et nous prennent à parti, et tout le spectacle sera à l'image de ce début tonitruant : vivant et percutant. Ils sont cinq sur le plateau - Florent Dorin, Alex Fondja, Yan Tassin, Jade Herbulot et Charlotte Van Bervesselès - à faire revivre les principaux épisodes de la guerre de Troie telle que la raconta Homère : la querelle entre Agamemnon et Achille qui décida le second à rester d'abord loin du champ de bataille, la démarche entreprise par sa mère Thétis auprès de Zeus pour accorder l'avantage aux Troyens, la mort de Patrocle, le combat épique entre Achille et Hector, les pleurs de Priam et d'Hécube pour que leur fils ait droit à des funérailles décentes... On retrouve tout cela dans la version condensée proposée par Pauline Bayle, placée sous le signe d'une modernisation discrète. C'est par exemple par le biais du slam que s'exprime Poséidon en

crachant dans un micro, alors que Zeus a un instant le dos tourné. Cependant, c'est avant tout une version qui renoue avec le fameux souffle homérique et l'ampleur propre à l'épopée et s'avère fidèle à l'esprit de son illustre original. A la mise en scène, Pauline Bayle opte pour des procédés simples mais diablement efficaces, en convoquant notamment les différents éléments : seaux d'eau, éponges couvertes de peinture rouge pour faire office du sang, saupoudrage de farine pour figurer la terre, tandis que les parures de guerre sont suggérées par des paillettes dorées. En fond de scène sont inscrits sur deux tableaux les noms des principaux protagonistes, Grecs et Troyens. La puissance, l'investissement et le plaisir du jeu contagieux des cinq comédiens cités font le reste, et savent nous emporter avec cette histoire qu'on pensait pourtant déjà connaître sur le bout des doigts. ● **H.I.**

► Belleville
Renseignements page 19.

**CLASSIQUE
REVISITÉ**





L'Iliade

Il y a d'un côté les Grecs avec le grand Agamemnon, Achille le colérique et le rusé Ulysse ; de l'autre, se dressent les Troyens enfermés dans les murailles de leur ville assiégée avec Hector le valeureux et Priam, le vieux roi déchu.

Et puis il y a le lent déroulement de L'Iliade, le poème d'Homère avec ses vingt-quatre chants et ses 15337 vers pour raconter les dix jours qui auraient pu changer la face d'une guerre qui dure déjà depuis neuf ans. C'est ce passage qui débute avec la colère d'Achille qui se retire du combat et y revient après la mort de son ami Patrocle qu'a choisi d'adapter et de mettre en scène Pauline Bayle. Projet ambitieux s'il en est et pari réussi.

De façon joyeuse, irrévérencieuse et pleine d'humour, cinq comédiens prennent à bras le corps ce texte difficile avec une fougue et une énergie qui ne faiblit pas. La pièce débute dans le foyer du théâtre, par la dispute qui oppose Agamemnon et Achille, au milieu des spectateurs qui attendent d'entrer dans la salle. Pris à témoin, considéré comme appartenant à l'armée des Grecs, le public devient partie prenante du spectacle, engagé aux côtés des Grecs contre les Troyens.

Au-dessus des humains, vivent les dieux de l'Olympe qui soutiennent un camp ou un autre en fonction de leur humeur et de leurs intérêts. Les voilà ici transformés en marionnettes indécises et capricieuses aux prises avec la jalousie et les désordres amoureux. Les interventions divines sont présentées sous forme d'improvisations qui tirent vers le burlesque et donnent des respirations pleines d'humour pour casser le rythme insoutenable des combats sur la terre. Les vers lyriques du long poème d'Homère scandés par un chœur indifférencié de comédiens disent la guerre des hommes et les exploits des héros. Homme ou femme, chaque comédien prend en charge à tour de rôle le récit pour dire la colère d'Achille, les combats titanesques et la mort d'Hector traîné derrière le char d'Achille sous les remparts de Troie.

Un poème de chair et de sang

S'appuyant sur le rythme lancinant du texte, Pauline Bayle fait surgir de sa mise en scène épurée et précise de bien belles images, avec un minimum d'accessoires, où le rouge du sang se mêle à la brillance des armures. Loin des métaphores théâtrales qui donnent une approche distanciée et intellectuelle du combat, ici le " lyrisme organique " donne à voir le sang, l'existence menacée des héros confrontés à leur condition de mortels. Repoussant les limites du corps, tout comme les héros qu'ils incarnent le font dans le combat, les acteurs font preuve d'un engagement physique total et sans réserves. Leur élan collectif, le déroulement de ce poème de chair et de sang se fait dans un rapport direct et frontal avec le public. L'oralité et la vie du chant d'Homère fait pour être écouté, résonnent comme un écho ancestral aux conventions théâtrales de notre temps.

" Se plonger dans L'Iliade, c'est s'immerger dans l'essence même de la culture guerrière", précise Pauline Bayle, c'est aussi examiner les raisons qui poussent un simple mortel à repousser ses limites pour devenir un héros. Dans le contexte de nos époques marquées par une culture du pacifisme assez récente et qui tentent de trouver des alternatives à la guerre pour protéger les peuples, porter sur le plateau ce texte nous plonge au cœur même de la guerre. C'est non seulement s'interroger sur la condition du héros et sur sa quête de l'illimité, mais c'est aussi revenir à la réalité par l'expérience de sa propre finitude.

L'épopée d'Homère magnifiée avec cinq jeunes comédiens

Défiant la gageure de monter une telle épopée au théâtre, Pauline Bayle et cinq jeunes comédiens en font un spectacle de chair et de mots, où le sang et les larmes ne sont que sable et paillettes d'or. Ils sont tout simplement éblouissants.

Du bruit et de la fureur

Sur un plateau nu, deux camps avec les noms de leurs protagonistes affichés comme sur un tableau d'école. D'un côté les Grecs, commandés par Agamemnon, défendus par le foudroyant Achille ; de l'autre les Troyens, avec la belle Hélène et Hector le guerrier rival. Entre les deux camps, les deux peuples qui s'entredéchirent durant neuf longues années, des dieux font la pluie et le beau temps, déclenchent tempêtes ou vent porteur de force 6 en y mêlant leurs histoires de couple, de jalousies ou d'impuissance. Il y a dans ces chants et ces milliers de vers tissés par Homère une force poétique inouïe qui dit le courage et la souffrance générés par la guerre, mais aussi la profondeur et la puissance des relations entre les hommes, leur misère aussi, dans une Europe méridionale.

Des comédiens puissants

Pauline Bayle, et son collectif d'acteurs À Tire-d'aile, tous issus du Conservatoire National, a adapté ce long poème très intelligemment, en en saisissant les moments les plus dramatiques ou les plus comiques, les nourrissant de clins d'œil à aujourd'hui, mêlant le quotidien à l'héroïque. Les comédiens jouent plusieurs rôles, héros ou dieux, demi-dieux ou guerriers, en jean et tee-shirts noirs, avec une énergie assez saisissante et une simplicité désarmante. On pénètre par exemple dans l'intimité de Zeus et de Héra, qui courtise aussi Poséidon en casquette de marin. Puis Achille vient à bouder le combat, fier et sauvage, vexé par le manque d'égard qui lui a été réservé. Les scènes de bataille, bombardement de mots et d'images, provoquent des catapultes de noms propres et d'actions terribles. La poésie ici est proférée par la musique et le rythme de la parole des comédiens conteurs.

Scénographie malicieuse

Rien que du sable, un peu de terre, de la peinture rouge et des paillettes dans des seaux en plastique noir sous des lumières sophistiquées. La force de la mise en scène s'appuie sur des accessoires minimaux et des acteurs en or. Charlotte Van Bervesselès, fine et acide comme une lame, est un Achille tonitruant et sauvage. Jade Herbulot, Florent Dorin et Alex Fondja sont irrésistibles en Hector, Agamemnon, Héra et Zeus, tandis que Yann Tassin partage son corps entre Poséidon et Ulysse. Ils sont étonnants et magnifiques, il faut courir les applaudir !

Hélène Kuttner, Artistik Rézo, 10 janvier 2016



ILIADE de Pauline Bayle : Homère dans une version déjantée

Dans une coproduction de la Compagnie À Tire-d'aile et du Théâtre de Belleville, Pauline Bayle adapte et met en scène *L'Iliade* d'Homère, la grandiose épopée antique. Le défi d'adapter un tel monument au théâtre est habilement relevé par cette création qui mérite le détour.

Homère version rock'n'roll

Adapter *L'Iliade* est déjà un challenge mais le parti-pris adopté par Pauline Bayle dans sa mise en scène en constitue un de plus. Pendant une heure et demie, Homère devient le chantre du théâtre contemporain. Au départ, le décor est épuré, des chaises et deux tableaux récapitulant les noms des guerriers qui s'affrontent (ce qui est d'ailleurs une excellente idée, Pauline Bayle prend soin de son public). Point d'armures, de costumes rappelant l'antiquité, mais des vêtements modernes, simples. Pauline Bayle prend la liberté d'interchanger les sexes et de faire jouer Achille par une actrice (Charlotte Van Bervesselès), Héra par un acteur (Florent Dorin)...

Il s'agit aussi d'accepter les ellipses, les omissions, qui sont nécessaires pour que la pièce soit jouée dans un temps assez bref.

Ainsi, dès le commencement de la pièce, il faut admettre et aimer le choix de la modernité dans la mise en scène, mais cet effort est vite récompensé car cette option est une réussite.

Non pas que Pauline Bayle "dépoussière" Homère, car ce génie n'a pas à être remis au goût du jour, travesti ou épuré. Mais elle offre une vision très originale de *L'Iliade*, un peu dégingué, avec étonnamment beaucoup de scènes divinement drôles. Une mise en scène très "jeune" finalement, extrêmement dynamique, qui n'altère pas la splendeur du texte d'Homère.

Un pari audacieux

En effet, il est évident qu'adapter *L'Iliade* est un pari risqué, difficile, héroïque même, à l'image de l'œuvre. Il faut applaudir le courage dont fait preuve cette jeune compagnie.

D'ailleurs, outre cette volonté audacieuse de mettre en scène *L'Iliade* de manière extravagante, Pauline Bayle n'occulte absolument pas la profondeur du texte et la gravité des chants homériques.

Le sang, la douleur, la peur, la mort, font partie intégrante de la mise en scène. Les acteurs (notamment Charlotte Van Bervesselès en Achille) se surpassent et Pauline Bayle trouve des moyens scéniques astucieux pour matérialiser tout cela.

Aussi, les acteurs incarnent nécessairement une kyrielle de personnages et on imagine la difficulté à enchaîner les rôles, les situations, les postures différents. Chacun joue juste. Il faut vraiment saluer la performance.

Iliade, adaptée et mise en scène par Pauline Bayle, est une pièce peut-être insolente, irrévérencieuse mais résolument moderne. Il faut encourager l'énergie, la témérité de ce jeune théâtre contemporain qui tente, qui renouvelle et qui remplit son contrat.

ILIADE d'après Homère



NOTRE AVIS : UNE RÉUSSITE
SÉLECTION DÉCEMBRE 2015-

Éblouissante *Iliade* que celle proposée par Pauline Bayle - simplicité de la mise en scène qui permet à cinq jeunes comédiens de mettre leur folle énergie au service d'un texte d'une beauté rare.

A l'entrée du théâtre, le public assemblé, qui anticipe les fêtes et parle du froid de décembre qui ne tombe pas. Soudain, une voix fend l'air. C'est Achille, corps de fille aux yeux clairs, timbre grave, qui invective Ménélas. Tout est contenu là, dans ces dix premières minutes, durant lesquelles les comédiens s'immiscent dans la foule, posent leurs chants. Ce ne sont plus des acteurs.

Ils sont les Grecs aux portes de Troie, ils sont les Troyens à la ville assiégée, ils sont les dieux de l'Olympe aux querelles perpétuelles. Et nous, spectateurs, sommes captifs de ce récit. Le plateau est nu. Au mur, deux listes, Grecs et Troyens, histoire d'y voir clair, toujours.

Tout de suite, Achille prend la parole, crie sa douleur - Patrocle, son ami, est mort. Il veut se venger. Plus tard, les dieux feront leur entrée, ils feront rire avec leurs tracasseries mineures. Une heure et demi durant, il y aura sans cesse des changements de rôles, et pourtant la narration restera limpide. On ne perd ni le fil de l'histoire ni celui des affects.



© Pauline Le Goff

Grand hommage qui doit être rendu à Pauline Bayle ! Précieuse est sa mise en scène, qui met la phrase au premier plan. Seront utilisés des paillettes, de la craie, de l'eau rougie aussi, pour figurer le sang, des trucs et astuces d'une simplicité déroutante, mais lorsqu'ils apparaissent sur scène, ils ne sont là, artifices, que pour souligner la gravité d'une situation, la folie d'un affrontement. Hommage aussi à ces comédiens, qui font de leurs corps et de leurs voix un terrain de jeu d'une finesse sans égale. Il est difficile de rendre accessible un texte antique à tous.

La Compagnie A Tire-d'Aile réussit cet exercice complexe, notamment grâce à une énergie débordante et à des tableaux d'une jolieesse véritable. Chapeau bas !

ILIADE : sea, sex and blood

L'Iliade, cette épopée dont on parle si souvent et qu'on a si peu lue, aurait été écrite par Homère autour de 800 avant notre ère. Un texte si riche pour raconter une guerre à l'origine si banale, à savoir deux disputes côté mortels, l'une entre Achille et Agamemnon qui a enlevé Chryseïs puis Briséis, l'autre entre Ménélas et Pâris qui a enlevé Hélène, la femme de ce dernier. Côté divinités, l'origine du conflit n'est pas moins triviale. Zeus le numéro un de l'Olympe voudrait soutenir les Troyens, mais c'était sans compter sur sa femme Héra qui soutient les Grecs et va le trahir par l'entremise de Poséidon. Alors une belle dispute de couple éclate.

Tout ça pour ça ? C'est en tout cas ce que l'adaptation et mise en scène de Pauline Bayle donne à voir. Grâce à une troupe de cinq comédiens aussi talentueux que survoltés incarnant à tour de rôle quantité de personnages, le texte s'éclaircit pour un résultat plus que bluffant.

[...]

En effet, comment passer du monde des mortels au monde des dieux, du récit au combat ? Pauline Bayle entend y répondre de deux manières. D'abord, par un renvoi du texte homérique à l'essence même du théâtre : la tragédie et la comédie. Un renvoi manifesté par une opposition entre le monde divin comique qui donne à voir des dieux capricieux tissant le destin des hommes, vivant eux, dans un monde tragique.

Ensuite, la mise en scène dépouillée est extrêmement efficace pour signifier les moments de récit et de combat grâce à un recours au sable, à l'eau et à de la peinture rouge. Les tableaux créés et l'utilisation de l'espace par les comédiens, vêtus de noir et misant sur un minimum d'accessoires, sont non seulement esthétiques mais très efficaces. Deux éponges pressées pour faire couler le sang, quelques seaux d'eau jetés à la figure d'Achille pour signifier la mer agitée, des paillettes dorées comme armure, un cercle de sable tracé au sol en guise d'arène de combat : tout fonctionne.

Portés par une énergie communicative, les jeunes comédiens parviennent incroyablement bien à restituer la trame des chants de l'Iliade, en s'en faisant les acteurs et commentateurs. Tour à tour et avec une rapidité déconcertante, ils réussissent à émouvoir et faire rire aux éclats. Notamment quand Héra en bikini rouge, jouée par Florent Dorin, demande des conseils séduction à une Aphrodite aux airs de Blondie. Ou quand Poséidon vole la foudre de Zeus : un micro avec lequel il se met à raper de l'hexamètre homérique avec une époustouflante facilité.

Pauline Bayle parvient à proposer une adaptation du texte homérique surprenante, intelligente et convaincante, l'Iliade ainsi résumée à ce qu'elle est : dix ans de conflits et de sang « tout ça pour une seule fille ! ».



ILIADE

Comment adapter au théâtre ce poème de 15337 vers qui raconte six jours et six nuits décisifs de la guerre de Troie ? Des batailles au sort incertain, des dieux qui soutiennent tantôt les uns tantôt les autres, des destins qui s'entremêlent, des héros avides de gloire entraînés par leurs passions, le courage, la jalousie, la vengeance, l'orgueil, tout cela vit dans ce poème. Et il y a la guerre avec son cortège de morts, de blessés, les lances enfoncées dans les gorges, les ventres transpercés, le fleuve qui charrie les cadavres, une guerre qui fait horreur, mais qui fascine aussi les hommes, une guerre où les femmes sont de toutes façons vaincues et où les hommes finissent par oublier pourquoi ils se battent.

Pauline Bayle a réussi une adaptation et une mise en scène remarquables par leur intelligence. On passe de la comédie, lorsqu'on est parmi les Dieux dans l'Olympe avec leurs sentiments si humains, au poème épique quand s'égrènent les noms des héros morts ou blessés au combat, on quitte la plainte des femmes pour les discours des combattants sur l'honneur et la vengeance. Sur cette petite scène, en s'aidant de bouts de ficelle, Pauline Bayle réussit une mise en scène qui nous entraîne sur le champ de bataille. Des paillettes sur les bras d'Achille et c'est sa cuirasse que l'on voit briller dans la lumière, de la peinture rouge qui coule d'éponges et le champ de bataille se couvre de sang, des chaises d'école et c'est la tente d'Achille qui se révèle ou le mur construit par les Grecs. Et l'on entend ce texte que nous pensons tous connaître se révéler dans toute sa richesse, la cruauté des blessures infligées, les supplications des femmes et des pères, les arrière-pensées, les volte-face, la colère d'Achille, son amour pour Patrocle et le courage d'Hector.

Les cinq jeunes acteurs sont remarquables. Comme l'Iliade était un texte oral, un chant destiné à être partagé avec une assemblée réunie pour l'écouter, les acteurs vont jouer plusieurs rôles, des femmes jouent des rôles d'hommes et réciproquement. Et pourtant on ne se perd absolument pas. Pour aider ceux qui auraient un peu oublié, deux grandes feuilles de papier kraft en fond de scène posent les noms des héros, Grecs d'une part, Troyens de l'autre ! Alex Fondja est Zeus, mais aussi Andromaque et plusieurs autres personnages, tout comme Yan Tassin. Florent Dorin est Agamemnon, mais aussi Héra avec son petit soutien-gorge rouge qui séduit Zeus pour permettre à Dionysos (Yan Tassin) d'aider les Grecs en difficulté face aux Troyens. Jade Herbulot campe un Hector brave qui ne peut échapper à son devoir et se battra jusqu'au bout avec lucidité en sachant parfaitement ce que sa défaite coûtera à sa famille et à Troie. Charlotte Van Bervesselès enfin, incarne un Achille plein de fureur, qui se déchaîne après la mort de Patrocle. Son énergie, sa violence emportent tout.

C'est un spectacle plein du sang et de la fureur de la guerre, qui éblouit par l'inventivité de la mise en scène et le talent de ces jeunes acteurs. Courez-y et emmenez vos élèves !

Micheline Rousselet, SNES, 16 décembre 2015

L'Illiade dans les yeux de Pauline Bayle : un manifeste actuel

L'Illiade, en 2015 ? Oui et plus que jamais vous direz la jeune metteuse en scène, diplômée du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique (CNSAD) Pauline Bayle qui a à la fois le sens du casting, de la dramaturgie et de la direction d'acteurs.

Note de la rédaction : ★★★★★

Tout commence par un happening qu'on va éviter de spoiler. Mais disons juste que vous croiserez Achille, Agamemnon et Ulysse de la même façon que vous pouvez donner rendez vous à des potes. On est ici et aujourd'hui. Particulièrement ici, métro Belleville, près d'un mois après les attentats qui ont mis le quartier en deuil.

Nous sommes dans un épisode de L'Illiade est un long poème en 15337 vers qui raconte la guerre qui oppose Troyes à Athènes. Ici, les mortels s'aident des Dieux, et parfois, les Dieux les abandonnent. Sur scène, un plateau dépouillé munis de rares éléments : deux panneaux sur lesquels sont écrits le nom des protagonistes par clan, histoire qu'on s'y retrouve et une rangée de chaises qui pourra devenir, une muraille fragile. Ici les armures sont faites de paillettes qui se collent sur le corps. Les personnages sont interchangeable. Tout n'est qu'illusions : le genre, la fonction. La troupe de comédien est solide dans un jeu qui déclame forcément (c'est tout de même Homère) mais dans une distance avec l'original bien tenue. Il y a dans ce spectacle deux révélations particulière même si tous campent la multiplicité de leurs rôles avec talent. Florent Dorin est un Agamemnon et une Héra incroyables. Le comédien est particulièrement juste, il avale le plateau, le maîtrise. Le même effet est là avec Charlotte Van Bervesselès, qu'on avait déjà croisé chez Mathieu Roy. La jeune femme est hypnotique et joue la douceur et la douleur dans des tons parfaits.

Sur le fond, la mise en scène permet de faire de ce texte une belle lecture de l'état de guerre. « Pourquoi cette guerre ? » demandent-ils souvent dans leurs mots. Une histoire de fille, de butin... un prétexte.. Pauline Bayle défend une idée très pacifiste ici qui vient dire que les choix des hommes les dépassent, planqués derrière leurs consciences, leurs rêves, leurs croyances.

Amélie Blaustein-Niddam, Toute la Culture, 11 décembre 2015



L'Iliade : jeunesse et fougue modernisent l'épopée d'Homère

L'Iliade, célèbre épopée du poète grec Homère, composée de 24 chants et de 15337 vers, débarque au Théâtre de Belleville dans une mise en scène de Pauline Bayle qui y insuffle un vent de modernité et une touche d'originalité pour une représentation de qualité à découvrir sans plus attendre.

L'Iliade raconte la dernière année du siège de Troie. Cette guerre, qui aura duré dix ans, trouve son origine, comme souvent dans la mythologie grecque, dans un conflit relationnel entre les Dieux et les Hommes.

Le poème lyrique d'Homère s'ouvre sur une querelle entre les deux chefs Agamemnon et Achille. Ce dernier, mécontent d'avoir été humilié devant ses compagnons, se retire de la guerre. Ulysse tente en vain de calmer les deux parties puis fait la liste des hommes engagés dans la guerre contre Troie. Mais sans Achille leur meilleur guerrier, les Grecs vacillent et chacun se demande comment faire pour gagner la guerre sans lui.

Dans une scénographie épurée de Camille Duchemin composée uniquement de quelques chaises et de deux grandes affiches au mur faisant l'inventaire des forces grecques (Agamemnon, Achille, Ulysse, Ajax-le-Grand, Phénix, Diomède et Patrocle) opposées aux Troyens (Priam, Hécube, Andromaque, Hélène, Hector) jusque dans la répartition de l'espace scénique, la jeune Pauline Bayle propose une mise en scène originale et énergique surmontée d'une touche d'humour dans laquelle les cinq acteurs se voient attribuer plusieurs rôles, rendant la plupart des personnages d'Homère asexués. Les passages de narration chorale et ceux de scènes de l'Iliade nous plongeant dans l'épuisement de la guerre de Troie s'articulent habilement sur le plateau grâce à des jeux de lumières et des accessoires utilisés de manière pertinente afin de rendre la compréhension évidente. S'attaquer à un tel monument littéraire n'est pas chose aisée mais la proposition présentée affiche une fluidité déconcertante et le dynamisme des acteurs rehausse l'ensemble, le quintet se plaçant au service des mots d'Homère, terreau fertile d'une adaptation intelligente et percutante. L'épopée parfois indigeste d'Homère devient accessible et la pièce rend parfaitement fluide un texte dense devenu limpide dans ce condensé éblouissant.

Si chacun se montre particulièrement convaincant dans l'incarnation de ses personnages, nous nous devons de souligner la prestation magistrale de Charlotte Van Bervesselès, bouleversante dans le rôle d'Achille qui ne souhaite plus combattre aux côtés d'Agamemnon. Son récit poignant après la mort de son compagnon Patrocle où il avoue sa faiblesse de n'avoir su le protéger est incroyable. Décuplant sa colère, Achille reprendra les armes (magnifique image que celle où il se pare de paillettes d'or) et exprimera toute sa fureur par des éponges de sang essorées dans un formidable mouvement de rage, se jetant corps et âme dans la bataille jusqu'à assouvir son désir de vengeance. Florent Dorin quant à lui est une Héra mutine très drôle dans sa reconquête de Zeus en séductrice fatale. Alex Fondja est très expressif et parfait dans chacun de ses rôles tandis que Yan Tassin incarne, entre autres, un Poséidon naïf, un suiveur qui n'a pas d'avis propre. Il se révélera excellent dans un rap au micro, en direct du champ de bataille et un Patrocle très touchant. Hector est également très bien traité dans la psychologie de son personnage. Le meurtrier de Patrocle nous touche à chaque instant et plus encore dans sa terrible négociation avec Achille sur le point de le tuer afin que l'on rende son corps aux Troyens qui le pleureront lors d'un rite de mort de douze jours. Enfin, Pauline Bayle est une Thétis, mère protectrice d'Achille, d'une grande douceur. Tantôt grecs ou troyens, les spectateurs sont pris à parti et se laisse emporter sans résistance dans cette histoire terriblement humaine.

S'il est vrai que Pauline Bayle prend des risques mesurés pour présenter une telle adaptation de l'Iliade, ses choix de mise en scène se montrent excellents, réfléchis et percutants avec de belles trouvailles scéniques, sensées et marquantes. Il faudra certainement suivre de très près l'évolution de la jeune femme à qui l'on souhaite de continuer dans cette voie où elle s'est engagée avec conviction et talent.



ILIADE D'APRÈS HOMÈRE

Que reste-t-il de L'Iliade, l'épopée d'Homère ? Des milliers de vers et 24 chants pour instruire l'histoire dont l'écriture souligne la gloire des guerriers appelés à dépasser leur condition terrestre. Pauline Bayle a accompli un travail colossal en puisant dans cette œuvre afin d'établir une juste adéquation avec notre monde qui connaît une crise identitaire majeure. Rendre grâce à l'humanité d'Homère, dont l'écho constitue une planche de salut, est l'un des enjeux de cette belle pièce.

Pauline Bayle a choisi de présenter son spectacle sous la forme d'un engagement qui prend naissance très tôt invitant les spectateurs à suivre les préparatifs de la guerre qui va opposer les grecs aux troyens. Une guerre afin de récupérer « la fille », Hélène. Cet engagement est également celui de six comédiens dont la cascade de rôles masculins ou féminins est incarnée de façon alternative et successive. Saluons la performance de ces comédiens qui se sont emparés d'un texte ardu à souhait.



© Pauline Le Goff

A travers toutes les phases de cette guerre sanginaire où le courage et la gloire se disputent afin de combattre le joug de l'oppression, les comédiens interprètent ainsi un cortège innombrable de personnages illustres. Jouant parfois sur un décalage anachronique dans le comportement des personnages, Pauline Bayle a su éviter les écueils d'une tragédie formelle enfermant la pièce dans un registre classique. Ce spectacle original et très réussi démontre à nouveau le talent de cette jeune metteuse en scène que nous ne nous lassons pas de suivre !

Hier au théâtre



L'ILIADE EN PARTAGE

Le chant des aèdes résonne avec fureur et fluidité au Théâtre de Belleville. La jeune et prometteuse Pauline Bayle se confronte en effet à un monument de notre patrimoine littéraire, L'Illiade. De cette somme gigantesque de plus de quinze mille vers, la metteur en scène condense avec brio la poésie homérique, servie par un quintette de jeunes comédiens très investis. Un beau moyen d'entrer en contact avec un texte ardu. Courez les applaudir !

Phénomène millénaire, la guerre transcende les générations et les frontières. Avec L'Illiade, Homère érige le récit des scènes de batailles comme genre littéraire à part entière. Le poète grec n'hésite pas à faire dans la surenchère sanglante, avec bouts de cervelle qui dégoulinent, membres cassés et amoncellements de cadavres...

Comment parvenir à restituer sur un plateau cette matière si féconde, souvent fastidieuse à la lecture car fondée sur un martèlement répétitif incontrôlable, presque une logorrhée ?

Pauline Bayle a eu la bonne intuition de sentir tout le potentiel dramaturgique d'un tel terreau épique. En une heure vingt chrono, la metteur en scène réussit une adaptation maligne et accessible. Les enjeux homériques apparaissent avec une forte évidence : L'Illiade multiplie les exploits guerriers pour surtout mettre en avant l'épuisement de mortels en souffrance, soumis aux peines d'amour et las d'un combat qui dure depuis neuf longues années.

L'Odyssée du théâtre

Les cinq soldats en présence, remplis d'une rage de dire palpable, se dédoublent et les mots deviennent des coups d'épée tranchants. Andromaque, Agamemnon, Hector, Achille ou Diomède se livrent avec sincérité. Parole frontale, adresse saccadée... Homère palpate avec une belle modernité ici. Pauline Bayle, Charlotte Van Bervesselès, Yan Tassin, Florent Dorin et Alex Fondja sont des guerriers d'aujourd'hui ; ivres de victoire et pressés de voir le conflit enfin se terminer. Leur implication fait plaisir à voir.

En guise de décorum, deux grandes pancartes d'écolier symbolisant les forces en présence et quelques chaises. Rien de plus pour permettre à l'imaginaire de s'emballer. Quelques jolies trouvailles ponctuent la représentation comme ces paillettes dorées représentant la magnifique armure de Patrocle ou ces éponges gorgées de sang pressées sur une bâche... Saisissant. Enfin, la jeune femme s'est permis l'audace de reformuler de façon burlesque les dialogues des dieux de l'Olympe. Perruques à gogo, travestissement contribuent à dédramatiser la situation et à apporter une touche de légèreté dans ce monde brutal. Ce contre-point comique permet de mieux souligner les prouesses humaines, leur vaillance et leur résistance malgré l'usure.

Pauline Bayle signe donc une transposition atemporelle et asexuée d'un texte fondateur de notre humanité. Pleine de bruit et de fureur, de compassion et de tendresse, son Illiade mérite le détour. Généreuse et fougueuse, sa version redynamise Homère. Pour le meilleur.

Hélènes à perdre haleine

Achille, Agamemnon, les deux Ajax contre Hécube, Hector, Hélénos ; ou encore Ulysse, Diomède, Ménélas, Patrocle contre Pâris, Penthésilée, Priam... les héros de la Guerre de Troie sont si nombreux qu'on en oublie souvent le rôle ou l'ordre.

Beaucoup de pièces existent sur ce thème, depuis celles perdues de Sophocle à celles de Kleist ou Giraudoux, en passant par Euripide ou Racine. Sans compter Offenbach, qui a peut-être le plus contribué à populariser cette épopée chez le public français. Chacune tente à sa façon de nous rendre vivante une partie de l'histoire, en se focalisant sur un épisode ou sur un thème particulier.

Pauline Bayle a choisi d'adapter le poème épique d'Homère dans une version tragi-comique, mi-guerrière, mi-distancée. Revenir aux sources du poème homérique pour nous faire goûter les litanies de noms de héros ou du nombre de navires engagés dans la bataille est une gageure. Pari(s) tenu !



© Pauline Le Goff

Les cinq comédiens nous embarquent dans ce récit époustouflant avec une simplicité étonnante. Tour à tour dieux de l'Olympe ou héros de la mythologie, ils incarnent sans façon ces êtres de sensualité et nous donnent à voir et sentir la violence et le sang. Cependant leur phrasé sec et moderne est plus efficace dans les dialogues que lors des énumérations du poème qui eussent mérité plus de lyrisme. Leur jeu dénudé est valorisé par une mise en scène épurée avec un éclairage sobre qui met l'accent sur les mains et les visages. Les matières brutes – l'eau, le feu, le sang, le métal – renforcent ce récit concret et charnel. Charlotte Van Bervesselès est particulièrement émouvante dans son rôle d'Achille lorsqu'il apprend la mort de son ami Patrocle. Transformé par cette épreuve, sa soif de vengeance ne le quittera plus et habitera chacun de ses gestes, chacun de ses regards.